



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



LIBRAIRIE  
RAYMOND CLAVREUIL  
37, RUE S<sup>T</sup> ANDRÉ DES ARTS  
PARIS VI<sup>E</sup>

C.G.

685

14216<sup>6</sup>

C. de B. Rang.

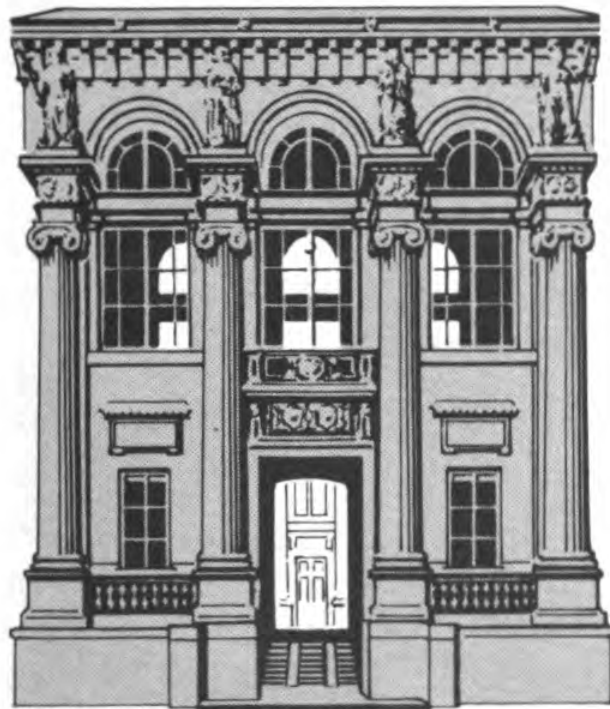
7

K

*Lib. de Hobert à Chartres*



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

1500

Vet. Fr. II A. 1828

212





# POESIES

D.U

PERE SANLECQUE,

CHANOINE REGULIER  
de l'Ordre de Ste Geneviève.

NOUVELLE EDITION  
Revüe, Corrigée, & Augmentée.



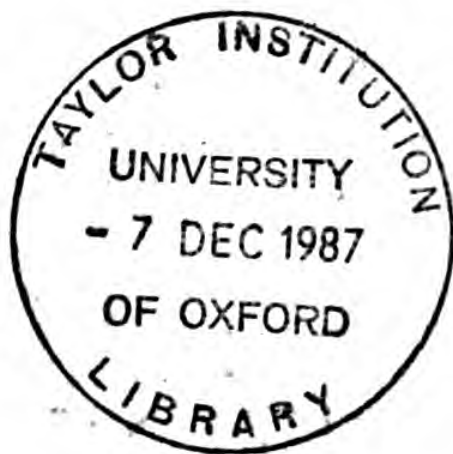
A HARLEM,

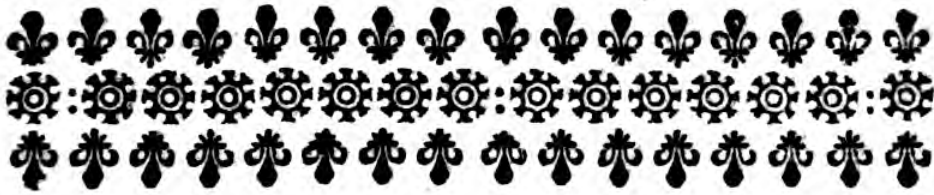
Chez CHARLES VAN-DEN-DAEL, au  
Marché au bois, à la Couronne.

---

M. DCC. XXVI.








# AVIS

## AU LECTEUR.

 *AUTHUR* de cet Ouvrage a toujours pris grand soin de le cacher au Public ; & quelque bonne opinion qu'il en dût avoir , sa modestie n'a pû jamais consentir à publier son commerce avec les Muses. Cependant quelques-unes de ses Pieces échapées malgré lui , ayant passé en Hollande , elles y ont été imprimées , ou pour mieux dire , défigurées , selon la destinée ordinaire des Copies faites de memoire. L'imperfection de ce Recueil venu des Pays étrangers a reveillé un Curieux plus exact , qui , non content de s'être enrichi de ce thrésor , a voulu genereusement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien si l'on avoit pû y ajouter quelques Satires du même *Authour* , & sur tout celle qu'il fit encor

tout jeune contre la fausse Direction. Quoibue tous les Vers de cette Piece n'allassent qu'à reformer de grands abus, la conscience delicate du Poëte n'a jamais voulu les exposer aux interpretations malignes ; c'est ce qui est cause que nous n'avons pû jusqu'icy en découvrir une veritable copie. Il eût été à désirer que l'Autheur fût entré dans la confiance de cette Edition, & que lui-même eût voulu y mettre la derniere main. Quelque excellentes que soient ses Poësies, quelle beauté ne leur auroit-il point donnée ?



EPITRE



EPÎTRE  
AU ROY.

*Elle fut présentée à SA MAJESTÉ  
en l'Année 1686.*

**R**OY, digne d'être élu le seul Roi des Mortels,  
Que du tems des Césars on t'eût dressé d'Autels !  
Qu'on eût même en toi seul trouvé de Dieux ensemble !  
Tu deviens Jupiter, quand tu veux que tout tremble ;  
On voit revivre en toi le courage de Mars ;  
Tu sçais, comme Apollon, protéger les beaux Arts ;  
Tu peux sur l'Océan commander en Neptune ;  
Tu n'es pas moins puissant que l'étoit la Fortune ;  
Rome eût cru que Minerve eût parlé dans tes Loix,  
Et qu'Hercule eût été jaloux de tes exploits.

Ton esprit fait revoir la justice d'Astrée,  
Et ton cœur, la bonté de Saturne & de Rhée.

Et c'est cette Justice, & c'est cette bonté,  
Qui soutiennent, GRAND ROY, ta rare probité.  
Je dis rare; en effet peu de Rois, comme Tite,  
Font de la Probité leur vertu Favorite;  
Et plus d'un Prince a crû qu'il ne lui manquoit rien;  
Quand il ne lui manquoit que d'être homme de bien,  
Sur tout, ceux que Bellone aime à combler de gloire,  
Accordent rarement Thémis & la Victoire.

Achille n'eût pour droit que celui de son bras,  
Et la loy de César fut de n'en avoir pas.

Mais toi, dont l'Equité tempere la Vaillance,  
Qui tiens en même tems le foudre & la balance,  
Tu regles tes exploits sur ce qui t'est permis;  
Tu deviens dans ton camp Ministre de Thémis;  
Tu veux qu'à ta raison ta Valeur obéisse,  
Et ton char de Triomphe est un lit de Justice.

Tu fais plus. Ta bonté t'empêche quelquefois  
D'écouter ta justice & d'user de tes droits.  
Oui, quelquefois, GRAND ROY, ta bonté t'a fait rendre  
Des Villes que tes droits t'avoient forcé de prendre.  
Je sçai que devant Dole avec toi tes guerriers

Ont parmi les glaçons moissonné des lauriers ;  
Et qu'aujourd'hui le Rhin, écume encor de rage  
De n'avoir pû former d'obstacle à ton passage.  
Je sçay que ta Valeur a bordé de tes Lis  
Et la Sambre , & la Meuse , & l'Escaut , & la Lis ;  
Que ton Foudre est tombé sur des Villes ingrates ,  
Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates.  
Mais sans cette bonté qui regnoit dans ton cœur ,  
Et qui vainquoit LOUIS dez qu'il étoit vainqueur ,  
La fierté du Lion aussi vaine que grande  
Eût bien-tôt expiré sur les remparts d'Ostende ;  
L'orgueilleux Amsterdam , qu'eût foudroyé ton bras ,  
Fût bien-tôt devenu le tombeau des Estats ;  
Valencienne eût souffert tous les malheurs de Troye ,  
Elle étoit ta conquête , elle eut été ta proye.  
Un Doge auroit en vain , aux yeux de tes Sujets ,  
Defavoüé son peuple & mandié la paix :  
Ta justice à son crime eût égalé sa peine ,  
Et ta toute-puissance eût anéanti Gène.  
Oui , si tu n'étois bon , l'on eût vû ta Valeur  
Voler jusqu'au Danube & le glacer de peur ,  
Ebranler plus d'un Thrône au seul bruit de tes armes ,  
Et faire un nouveau Fleuve & de sang & de larmes.

Vous donc, Heros cruels, qui même vous vantez  
 De verser tout le sang de ceux que vous domptez;  
 Princes, dont la fureur a fatigué les Parques,  
 Suivez dans sa bonté le plus grand des Monarques.  
 Vous ne pourrez l'attendre, encor moins le passer;  
 Mais le suivre de loin c'est beaucoup s'avançer.

Et vous, Rois bienfaisans, bons Princes, mais timides,  
 Vous, qui dans vos conseils n'osez marcher sans guides,  
 Songez que mon Heros est lui seul son Conseil;  
 Il brille par lui-même autant que le soleil;  
 Il sçait même éblouir quiconque le regarde;  
 L'Aigle ne peut souffrir les rayons qu'il lui darde.  
 Lui seul, quand il lui plaît, élève dans les airs  
 De quoi former le foudre & punir l'Univers;  
 Lui seul peut dissiper le plus épais nuage,  
 Il est le maître enfin du calme & de l'orage.

Mais je m'égare ici, moi qui n'ai médité  
 GRAND ROY, que quelques vers sur ta seule bonté.

C'est d'elle que j'ai sçais ce que sçavoit Auguste,  
 Que souvent la vengeance est basse, & même injuste,  
 Qu'un Roi n'est plus un Roi, de qu'il est en courroux,  
 Et que le plus beau Regne est toujours le plus doux.

Aussi le crime est-il l'objet seul de ta haine.

Tu reprens sans aigreur , tu punis avec peine ;  
Nous ne te voyons point ferme avec dureté ,  
Prompt par impatience , & fier par vanité.  
Ton air est obligeant , même quand tu refuses.  
Tu n'accuses jamais qu'aussi-tôt tu n'excuses.  
Quiconque enfin te voit , passe cent fois le jour  
De l'amour au respect , du respect à l'amour.  
Et quand on te verroit sans Sceptre & sans Couronne,  
On trouveroit toujours un Roi dans ta personne.









# ÉPÎTRE AU ROY,

APRÈS  
LA DESTRUCTION  
DE L'HERESIE.

*Elle fut présentée à SA MAJESTE  
en l'Année 1686.*

**R**OY, qui fais tout ceder au plaisir d'être juste ;  
 Qui passois dez vingt-ans l'âge avancé d'Auguste ,  
 Il est vrai que l'Europe adore ta grandeur ,  
 Que ton génie est vaste & digne de ton cœur ;  
 Qu'il n'est point de Heros qui ne fût téméraire ,  
 S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vû faire ;  
 Et que , même entre nous , nous parlons mieux de toi  
 Qu'aucun Auteur vénal ne parle de son Roi.

Mais que regardons-nous avec plus de surprise ?  
 Les Lauriers qu'aujourd'hui tu cueilles pour l'Eglise.  
 Devons nous cependant nous étonner , GRAND ROY,  
 De ce que l'Héretique abjure enfin sa foi ?  
 Non. Son esprit charmé voit tous les jours ton zele  
 Redonner à l'Eglise une beauté nouvelle.  
 Il voit que tu punis le *a* courageux Brutal,  
 Qui croit laver l'honneur dans le sang d'un Rival.  
 Il voit que ton pouvoir est devenu suprême.  
 Jusqu'à fermer la bouche au Démon du Blasphême.  
 Il voit que dans ton Camp, *b* où tout est plein d'ardeur,  
 La licence jamais n'allarme la pudeur.  
 Il voit que tes Edits font distinguer deux Romes,  
 L'une, où Dieu regle tout, l'autre, où regnét des hommes.  
 Il voit que par tes soins le Cloître *c* dans ses mœurs  
 Semble ressusciter ses plus saints Fondateurs ;  
 Et qu'enfin c'est par toi que tout Prélat en France  
 Peut sans honte aux Curés prêcher *d* la Résidence.  
 L'Eglise a même encor d'autres traits de beauté,  
 Dont le cœur Huguenot n'est pas moins enchanté.  
 Des Ecôles de guerre *e* instruisent la Jeunesse

A

*a* Les Duels.*b* Camp de Maintenon.*c* Réforme de plusieurs Ordres Monastiques.*d* Résidence des Evêques rétablie par le Roy.*e* Les Cadets.

A joindre à la vertu la science & l'adresse.

Un Cloître <sup>a</sup> militaire enferme les Guerriers

Qui ne te peuvent plus amasser de Lauriers ;

Et Saint-Cir enrichi de tes mains liberales

Presente à la Pudeur un Temple & des Vestales.

Comment donc l'Heretique estant ainsi charmé ,  
Ne se plairoit-il pas à se voir desarmé ?

Comment , s'estant senti tant de fois l'ame eprise  
des beautés dont tes soins ont rajeuni l'Eglise ,

Ne soumettroit-il pas son orgueil à la Foy ;

Luy , qui de cet orgueil faisoit toute sa Loy ?

Ouy , ce fier Huguenot devient humble & fidele.  
Cet enfant degouté revient à la mammelle ;

Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé ,

Voit que par sa reforme il s'estoit dereglié.

Sa raison n'ose plus s'ériger en Concile ,

Il n'empoisonne plus la Loy de l'Evangile.

Enfin cet Insensé devient sage sous toy ,

Et souffre sur ses yeux le bandeau de la Foy.

Ainsi par mille soins , ainsi par mille charmes ,

Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les armes.

Après un tel succès , que peux-tu desirer ?

B

---

<sup>a</sup> Les Inyalides.

## 10 ÉPITRE AU ROY.

Est-il rien où ton cœur doive encor aspirer ?

Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes

Ne te coûtoient souvent que des assauts faciles :

Chaque Palme tomboit dès que tu la touchois ,

Et tu n'en voulois plus si tu ne l'arrachois :

Le Ciel t'en a montré , dont tu n'as pû te plaindre ,

Puisqu'on desespéroit de t'y voir même atteindre.

Il t'a fait attaquer des Esprits qu'autrefois

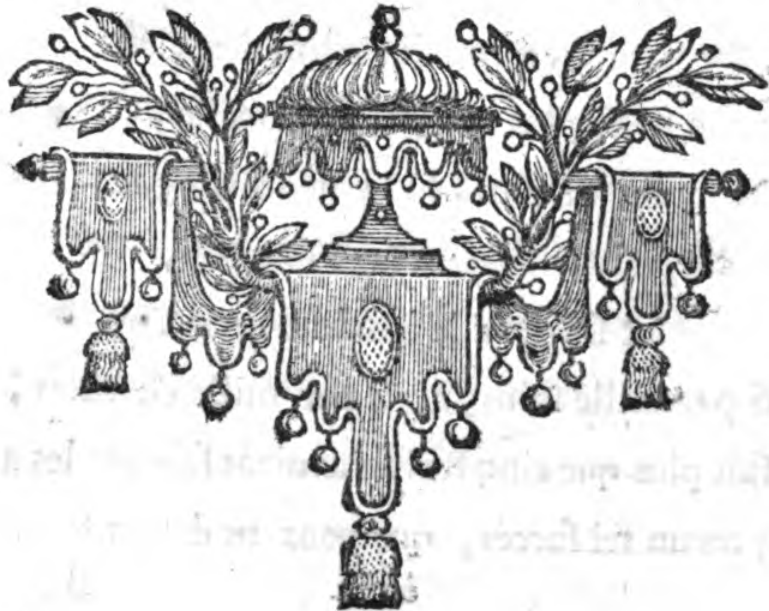
On voioit devenir les Tirans de nos Rois.

Il t'a fait assieger des cœurs inaccessibles ,

Où ton zele a vaincu tant d'erreurs invincibles ,

La Grace enfin , GRAND ROY , t'a fait executer

Tout ce qu'à peine un siecle auroit pû projeter.






# S A T I R E

## P R E M I E R E.

*On ne sçait pas précisément quelle année  
elle fut faite.*

UI doute qu'aujourd'huy l'on n'ait mille raisons

D'appeller l'Univers des Petites-Maisons ?

L'Hôpital de nos fous est l'Image du monde.

Que dans cet Hôpital j'aïlle faire la ronde ;

L'un me dit : *Je suis Dieu* ; l'autre , avec un souris ,

Me dit : *Et je suis moy Monseigneur de Paris* ;

*Je suis docte , éloquent , j'ay les belles manières.*

Qu'au sortir de son trou j'aïlle à d'autres tanières ,

Autre fou qui paroît , me dit : *Je suis Louvois* ,

*Le digne serviteur du plus sage des Rois ,*

*Je suis fidele , actif , discret , infatigable.*

Ainsi là, bien des fous pleins d'une erreur semblable,

Pensent qu'en certain point rien n'est au-dessus d'eux.

Qu'on voit dans l'Univers de ces foux orgueilleux !

On y devient si vain , que , ce qu'on veut paroître ,  
 A force d'y penser, on s'imagine l'être. [ beaux,  
 Moy , qui voudrois qu'on crût que tous mes vers sont  
 Selon moy seul , qui suis-je ? un second Despreaux.  
 Chapelain , ce Rimeur fade autant que sterile ,  
 Rêva jusqu'à la mort qu'il estoit un Virgile.  
 Quand Brebeuf eut produit son sublime Gascon ,  
 Il croioit avoir bû toute l'eau d'Helicon.  
 Pour ce jeune Marquis , dont l'esprit insipide  
 Ne peut trouver un rang qu'audeffus du stupide ,  
 Tant de vapeurs d'orgueil le font extasier ,  
 Qu'il nous dira bientôt : *moy , je suis Montausier.*  
 Hé bien , pauvre mortel , qui te croiois si sage ,  
 Tu le vois , la sagesse est si peu ton partage ,  
 Que le plus fou souvent est ton original.  
 Mais on parle d'un fou qui , se croiant cheval ,  
 Vint crier un matin : *Du foin : Et qu'on m'étrille.*  
*Cette nuit j'ay cessé d'être un chef de famille ;*  
*Dieu m'a fait devenir le cheval d'un Courrier.*  
*Ma femme , tu n'as plus qu'à te remarier.*  
 Qui pourroit l'égalé dans sa folie extrême ?  
 Qui ? Nous tous quelquefois, nous le surpassons même.  
 Je voy dans sa folie un trait de jugement ,

Il se croit une brute , il vit brutalement ; [ mes ,  
 Mais nous, c'est encor pis : orgueilleux que nous som-  
 Nous ne raisonnons point , & nous nous croions  
 hommes.

Toy donc qui, dans tes mœurs indignes de ton rang,  
 Examines si peu ton devoir & ton sang ;  
 Vicomte , à qui l'orgueil, le luxe , & la mollesse ,  
 Ont paru jusqu'icy trois titres de noblesse ;  
 Juge , qui sur tes yeux n'as pû , même un seul jour ,  
 Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour ;  
 Moine , qui dans l'ardeur d'allier des familles ,  
 Vas pour les soupirans à la quête des filles ,  
 Et qui sçais l'opera pour l'apprendre aux parloirs ;  
 Chanoine effeminé , qui souris aux miroirs ;  
 Toy qui , bien que pourvû de grosses Abbaïes ,  
 Ne nous paroïs Abbé que dans tes armoiries ;  
 Toy qui dans tes Sermons pleins de faux ornemens ,  
 Fais dire au Saint Esprit des phrases de Romans ;  
 Curé , dont tout le zele est une humeur bourruë ;  
 Abbessé , que Satan fait loger sur la ruë ;  
 Prelat , bien moins Prelat que bourgeois de Paris ;  
 Directeur , si jaloux , même des vieux maris ;  
 Enfin toy qui demens tout ce que tu crois être ,



Veux-tu connoître un fou ? Tu n'as qu'à te connoître.

Mais je vous entens tous me baptiser fort mal ,  
Me traiter d'impudent, m'appeller Juvenal.

En quoy l'ai-je imité ? Je n'ai point dans mes rimes  
Decouvert comme luy la nudité des crimes ;  
Et si ses moindres mots pinçoient pour éveiller ,  
Les plus hardis des miens n'ont fait que chatouiller.

Ah ! S'il venoit ici vous prêcher , fous indignes ,  
Mortels , qui du nom d'homme estes si fort indignes ;  
Ouy , si vous pouviez voir ce Censeur bilieux  
Sur vos égaremens jeter un peu les yeux ,  
Vous le verriez outré , comme Feuillet en chaire ,  
Vous livrer au Démon avec toute la Terre ,  
N'éclairer jamais rien sans y mettre le feu ,  
Et faire toujours trop ce que je fais trop peu.

Moy, je ne raille icy qu'un seul de tous les Moines,  
Mais il les peindroit tous comme de faux Antoinnes.  
*Ces Moines , diroit-il , ont d'étranges défauts.*  
*Ceux qui ne sont qu'oisifs sont les bons de Clervaux.*  
*Dez qu'un Celestin-tousse il luy faut de la viande.*  
*La jambe du Feuillant sent la paste d'amande.*  
*Le Capucin voiage un mois pour un sermon.*  
*Le Fontevraut s'occupe à tripler son menton.*

*Le Carme est devenu marchand de Scapulaire.*

*Parmi les Jacobins point de foy qu'au Rosaire.*

*La guerre au Recollet donne un air cavalier.*

*Le Cordelier enfin est toujours Cordelier.*

Juvenal prêche icy , je ne suis qu'un copiste ;  
 Car voit-on que jamais j'aïlle , à la Calviniste ,  
 Traiter de faux Reelus tous ces hommes divins ,  
 Et décanonifer tant de milliers de Saints ?  
 Un Prelat de Bellay fut dans cette manie ,  
 Mais m'at-il en mourant resigné son genie ?  
 Quoy ! dez qu'un seul Chartreux s'érige en gazetier ,  
 Tout son ordre celeste est du même métier ?  
 Et je declarerois tout un Couvent faussaire ,  
 Pour des titres qu'un Moine auroit sceu contrefaire ?  
 Un d'entre eux a changé sa Bible en Alcoran ,  
 Donc , tout Coqueluchon est devenu Turban ?

Toutefois à la Cour , où le seul froc fait rire ,  
 Tout Moine paroist fou , quoi que j'en puisse dire.

Mais sçais-tu, Courtisan, que ces prétendus fous ,  
 Tandis que tu ris d'eux , tu les fais pleurer tous ?  
 Tous ? Ouy tous ; car l'abîme où tu te precipites ,  
 Ne les rend-il pas tous de pieux Heraclites ?

Hé ! Qu'est-ce que ta Cour ? C'est un peuple en fureur ,

Qui de traits medifans s'entreperce le cœur. [ donne.

Là , l'honneste homme est seul , quand le sort l'aban-

L'honneur n'y conclut rien , quand l'interest raisonne.

On oblige à la Cour pour mieux desobliger.

On ne pardonne là que pour mieux se vanger.

O Cour , maligne Cour ! quelle est donc ta folie ?

Celle des fous malins qu'on enferme & qu'on lie.

Autres foux dangereux : ce sont nos Magistrats,

Fourbes , vindicatifs , avars , scelerats.

*Rimeur* , me dit l'un d'eux , *oses-tu bien écrire*

*Ce que LA BRIFE même à peine ose nous dire.*

*Encor , ne se sert-il que de ce stile heureux ,*

*Qui , sans nous irriter , rend nos défauts affreux.*

Oui , ma verve , il est vray , se tournoit en furie.

Muse , ne prenons plus qu'un ton de raillerie.

*D'accord. Mais qui railler ? Tant de gros Partisans.*

*Hé bien ! nommons les donc fous simples , bonnes gens.*

Bonnes gens. Et pourquoi ? *C'est que ce qu'ils vont*

*prendre ,*

*Ce n'est qu'en bons larrons , ils sont seurs de le rendre.*

Ne nous fâchons donc plus des airs d'Ambassadeur

Qu'ont de gros Financiers nommez jadis La Fleur.

Patience. Un beau jour leurs fleuves d'opulence

Rejoindront

Rejoindront l'Océan des thresors de la France.

Mais puisque nous voilà sur les fous innocens ,  
En voicy deux ou trois des plus divertissans.

Quand un Rimeur grossier , recite avec emphase ,  
Ce qui sur le Parnasse endort jusqu'à Pegase :

Quand un homme alité fait cas d'un Medecin

Qui sçait tout , excepté l'art de le rendre sain :

Quand un fils de maçon prend des armes si belles ,

Qu'un Peintre y va la nuit ajoûter deux truelles :

Quand mille fols pareils font rire l'Univers ,

Ne bâtissent-ils pas leur loge dans mes vers ?

Mais ne dois-je pas là, m'en faire une à moi-même ,

Qui crois pouvoir guerir avec mon seul poëme

Des foux que je verray le lire avec horreur ,

Et changer contre moy , leur folie en fureur ? [ ne ,

Qu'ils songent toutefois qu'en ne nommant person-

J'adresse au seul Public les avis que je donne ,

Et que , si je m'échape à nommer deux rimeurs ,

C'est qu'ils sont morts. De plus , ce n'est point pour

les mœurs.

Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne ,

Malgré moi , dans mes vers s'est crû nommé Persagne ,

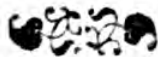
Moi qui suis scrupuleux , je crains plus que l'enfer

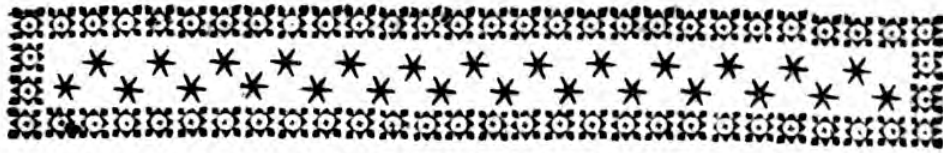
## IS SATYRE PREMIERE.

D'ufer dans mes écrits , même de noms en l'air.  
Tel qui rime à ces noms croit toujours qu'on le pique.  
Le peuple aussi le croit. Un Auteur satyrique  
Dépeignit l'autre jour un fou plein de fierté ,  
Luy donnant certain nom qu'il avoit inventé :  
Ce nom imaginaire est l'Abbé d'Ignarolle.  
Chacun dit aussitôt , *Hé c'est l'Abbé Barolle.*  
Barolle en fit du bruit , s'en plaignit tout de bon ,  
Et fit tant qu'Ignarolle est devenu son nom.

Peut-être que ceci passe encor pour satire :  
Parlons donc d'un Mortel dont on ne peut médire,  
C'en est fait. Tous mes fous se sont évanouis.  
Et mon plaisir unique est d'admirer LOUIS.

Ah ! quel bonheur, GRAND ROY , je trouve en  
toi sans peine ,  
Ce que j'ay tant cherché dans la nature humaine ,  
Et ce que dans ton ame a puisé ton DAUPHIN ;  
Grandeur, bonté, sagesse, honneur, un homme enfin.





# S A T I R E

## D E U X I E' M E.

*On ne sçait pas précisément quelle année  
elle fut faite.*



CHRYSOSTOME François, Censeur Evangelique,  
Aussi profond Docteur qu'Orateur pathétique,  
Bourdalouë, il est vrai, qu'on voit dans tes Discours,  
Des beautez que l'art même ignorera toûjours ;  
Il est vrai, que toi seul tu fais te faire un stile,  
Que l'on trouve à la Cour aussi bien qu'à la Ville.  
Mais tu n'es pas moins grand, lors que quelque  
pecheur,

Te découvre en secret la lépre de son cœur.

C'est là que faisant taire l'art & la nature,

Ta bouche fait parler la grace toute pure ;

Et que ta charité, pieux Samaritain,

Verse sans interêt de l'huile avec du vin.

Ah ! que de Directeurs savent peu ces pratiques !

*a. beau,*

Que l'Eglise est fertile en devots Empyriques !  
 Que de saints Charlatans , au lieu de nous guerir ,  
 Prennent de nôtre argent pour nous faire mourir.  
     Pénitens endurcis , que rien ne vous afflige ;  
 L'or saura diriger celui qui vous dirige.  
 Dés qu'on fait briller l'or , le Prêtre est careffant ,  
 Et le plus criminel lui paroît innocent.  
 Si vous voulez fléchir ce Juge de vos vices ,  
 Comme aux Juges du siècle il lui faut des épices.  
 Lors que le Confesseur reçoit de certains droits ,  
 Tout pardon est scellé du grand sceau de la croix.  
 On gagne un Directeur comme on gagne une Belle :  
 Sans la bourse il est dur , autant qu'elle est cruelle.  
 En un mot , le bon Pere est doux comme un agneau,  
 Lors que son Tribunal vaut autant qu'un Bureau.  
 Criminelle douceur ! charité mercenaire !  
 Mais de quoi vivra donc ce Prêtre , ce bon Pere ?  
 Tout Prêtre , dit Saint Paul , doit vivre de l'Autel.  
 Oiii , vivre , c'est bien dit , c'est le droit naturel :  
 Mais vivre , est-ce voler tant de riches bigottes ?  
 Et plus que l'heritier heriter des plus fortes ?  
 Est-ce monopoler sur tous les cas verveux ,  
 Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux ?

Est-ce adoucir sa voix au son des grosses pièces ?

Est-ce de legs pieux dotter toutes ses niées ?

Est-ce garder pour soi l'argent des Hôpitaux ?

Est-ce enfin retenir ou nier les dépôts ?

Non , non , ce n'est pas là ce qu'on appelle vivre :

C'est surpasser Tartuffe , ou du moins c'est le suivre ;

C'est des Bourgeois d'Alger imiter le trafic :

C'est aux pieds des Autels voler le bien public.

En un mot , c'est piller avec plus d'insolence ,

Que le plus scelerat qui court à la potence.



    Tout doux, me dira-t-on, vos vers sont trop mordans.

Hé bien ! les Directeurs sont tous d'honnêtes gens ;

Ils sont tous Archi-saints : j'en connois un entr'autres,

Mais un qui vaut lui seul, plus que les douze Apôtres ;

C'est un vieillard zélé jusqu'à se trouver mal ,

S'il ne tient une Dame au Confessionnal.

Quand donc il n'en tient plus, il coust toute l'Eglise,

Et dès qu'il en verra quelqu'une assez bien mise ,

Il s'approchera d'elle , & d'abord lui dira ,

Si vous voulez , Madame , on vous confesera.

Qu'on est édifié lors qu'on voit une Belle ,

Affise près d'un Moine au fond d'une Chappelle !

Bon Dieu ! qu'il se fait là d'ouvertures de cœur !



Mais Sathan & la chair ne leur font-ils point peur ?  
 Oh non ! leur chair est morte, & Sathan est trop bête ,  
 Pour faire son profit d'un si saint tête-à-tête.  
 Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot ,  
 Leur chair se ressuscite , & Sathan n'est pas sot.  
 Quand certain Directeur parle à sa Sunamite ,  
 Je voudrois bien savoir pourquoi son cœur palpite ;  
 Palpiter est-ce un mal ? il vient de charité.  
 Oüi , mais le cœur de Paul a-t-il tant palpité ?  
 Non : car en ce tems-là la charité grossiere  
 N'aimoit pas le prochain de la belle maniere.  
 Je n'aurai jamais fait s'il faut spécifier ,  
 Tous les saints Confesseurs de mon Calendrier :  
 Il en est de tout âge , il en est de tout ordre ,  
 Sur qui cent Despreaux ne pourroient jamais mordre.  
 L'un recherche si peu la gloire & l'interêt ,  
 Qu'une jeune Grisette est tout ce qui lui plait.  
 La charité de l'autre est pour les Demoiselles ,  
 Dont il prend tant de soin qu'il est toûjours chez elles.  
 L'autre , les jours de jeûne invente avec esprit ,  
 L'art de manger le soir un peu de poisson frit ;  
 L'autre enfin , pour sonder le cœur de ses dévotes ,  
 Vient à l'Opera même examiner leurs fautes ;

Et derriere un treillis , pour n'être point connu ,  
 Le Vieillard scrupuleux voit tout & n'est point vû.  
 Parmi les Directeurs certains jeunes novices ,  
 N'aiment point le détail de la plûpart des vices.  
 Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chasteté ,  
 Qu'une Dame ait lâché le mot d'impureté ,  
 Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adresses.  
 Ils lui font tout conter , souûpirs , baisers , caresses ,  
 Postures , pâmoisons , & tout ce qui s'ensuit.  
 La Dame après cela le fait rêver la nuit.  
 Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes ,  
 Faites-vous confesser par ces Vieillards honnêtes ,  
 Par ces Docteurs benins , qui pour toute leçon ,  
 A chaque gros peché vous disent toûjours , bon.  
 Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon Prêtre,  
 Dont le visage doux l'avoit rendu le maitre  
 De cent cœurs feminins, qui l'aimoient plus que Dieu ;  
 L'on m'a donc dit , qu'un jour fortant de certain lieu ,  
 Ce lieu , c'est le logis d'une jeune dévote ,  
 Il huma du serain , mais ce fut par sa faute ;  
 Car que n'abregeoit-il tous ces pieux discours ,  
 Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours ?  
 Le voilà donc fort mal ; ce gros rhume l'assomme ,

Tout le quartier le fait ; chacun dit, le pauvre homme<sup>f</sup>  
 Et trente postillons , le lendemain matin ,  
 Arrivent dans sa chambre , une écuelle à la main.  
 Ce sont trente Laquais d'autant de Penitentes ,  
 Portans tous des boüillons de viandes succulentes.  
 Mais lequel prendra-t-il de ces trente boüillons,  
 Tous également grands , tous également bons ?  
 D'ailleurs, qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf jalouses:  
 Car toutes pour lui seul ont un vrai cœur d'épouses.  
 Sa servante , qui voit que le peril est grand ,  
 Prend pleine une cuillier de chaque restaurant ;  
 Et sans tant de façon , sans tant de simagrées ,  
 Fait un maître boüillon de trente cuillerées.  
 Le Saint , rempli de joye & d'admiration ,  
 Donne à ce consumé sa benediction ;  
 Et par un doux transport de charité divine ,  
 Que je t'aime , dit-il , ma pauvre Catherine ,  
 Le boüillon pris ensuite , il prononce ces mots :  
 Ah ! boüillon des boüillons, remede à tous mes maux.  
 Les Dames cependant , dont l'ame <sup>est</sup> chagrinée ,  
 De ces trente boüillons reçûs la matinée ,  
 Viennent savoir quel est le boüillon favori ;  
 Mais cet homme de Dieu , qui n'a jamais menti ,

Les prend l'une après l'autre , & leur dit à l'oreille ;  
Que vôtre consumé , ma fille , a fait merveille !  
Mais ne raillai-je point par un esprit d'aigreur ?  
Non , c'est par charité que je fais le railleur ;  
Car tous ces mots plaisans, qui font valoir mes rimes,  
Sont des voiles Chrétiens qui couvrent bien des crimes.  
Oüi , si comme un Agnès , je parlois simplement ,  
Et si je ne couvrois le vice d'enjoïement ,  
La nudité sans doute offenseroit la veuë.  
La vertu seule a droit de plaire toute nuë.  
Dirai-je ingenuement : Un tel Prêtre fait mal ,  
De ne se point servir de Confessionnal.  
Nez à nez , jouë à jouë , il confesse les Dames ,  
Il tient toujôurs long-tems toutes les belles femmes.  
Il veut toujôurs savoir comme font les Maris ,  
Il est tellement fou de sa dévôte Iris ,  
Qu'il est même jaloux de quiconque la louë.  
Quand il part pour les champs , il lui dit à la jouë ;  
Adieu , ma chere fille , adieu , mon tendre cœur ;  
Aimez bien vôtre Pere , aimez bien le Seigneur.  
Soyez toute à tous deux : plus d'amans en campagne ,  
Sur tout ne souffrez point l'Abbé de la Perfagne.  
Il fait le scrupuleux , il ne l'est point du tout ,  
D

Il pousseroit bien-tôt une Lucrece à bout.  
 D'ailleurs pour un galant son bien est assez mince ;  
 Il est gueux à Paris autant qu'à la Province.  
 Il n'a jamais chez lui fait que des déjeunez.  
 Et dequoi vit-il donc ? il vit ou des dînez ,  
 Qu'il va toujours quêter de famille en famille ,  
 Ou des colations qu'il attrape à la grille :  
 Car il va souvent là s'offrir pour des sermons ,  
 Qu'on dit être farcis de cent termes gascons.  
 Ceci , ma chere fille , est dit sans médifance ,  
 Ce n'est que pour le bien de vôtre conscience.  
 Hé bien ! si vous voulez de la simplicité ,  
 En voilà ; mais pourrois-je avoir la cruauté ,  
 De faire ici passer chaque sot en revue ,  
 Pour les percer des traits d'une langue ingénue ?  
 Non , ce seroit médire , au lieu de censurer.  
 Je dois mordre , il est vrai , mais non pas déchirer.  
 Ne découvrons donc point toutes les amourettes  
 De ceux qui vont tenter jusqu'à deux sœurs Colettes ;  
 Et qui lâchant la bride à d'infames desirs ,  
 Dans un long sacrilège épuisent leurs plaisirs.  
 Laissons là ce cher Pere & cette chere fille ,  
 Que l'autre jour Desgrais logea dans la Bastille ;

Et qui nians toujours leurs crimes découverts,  
 N'ont fait depuis qu'un faut de la Grève aux enfers.  
 Que celui qui mena sa Penitente à Londres,  
 Afin qu'en seureté la Poulette y pût pondre:  
 Que ces deux, qu'une Vieille a vû dans un endroit,  
 Régler à coups de poings qui la dirigerait:  
 Que celui qui jamais ne prit aucun clystere,  
 Que lors que sa Dévote a fait l'Apoticaire;  
 Que celui qui trouvant Philis malade au lit,  
 Tâte par tout pour voir si son accez finit:  
 Que ce Prêtre zelé, qui, pour les moindres fautes,  
 La discipline en main, fustigeoit ses dévotes;  
 Que celui qui voulant mortifier leur chair,  
 Lui-même leur mettoit des ceintures de fer:  
 Que mille autres encor, dont nous n'osons rien dire,  
 Ne soient jamais pour nous des sujets de Satire.  
 Car si nous prétendons que leurs cœurs soient touchez,  
 Laissons-là les pecheurs, & n'allons qu'aux pechez;  
 Et sur ces pechez même usons de retenuë,  
 Ne montrons que le buste, & cachons la statuë,  
 Ou pour avoir un stile encore plus Chrétien,  
 Ne faisons voir le mal qu'en faisant voir le bien.  
 On peut par la bonté distinguer la malice,

Et la vertu suffit pour détourner le vice.  
 Paroissez donc ici vertueux Directeurs,  
 Venez purifier mes rimes par vos mœurs :  
 Je n'ai que trop long-tems infecté ma Satire,  
 De l'air contagieux que le crime respire.

Pardon, Censeur chrétien, pardon, pieux Lecteur,  
 Si quelqu'un de mes vers t'a fait bondir le cœur ;  
 J'ay crû ne rien cacher de tout ce qui t'effraye,  
 Pour guerir les blesez, il faut sonder la playe ;  
 Mais vous, fiers Libertins, Goguenards impudens,  
 Vous aussi, faux Zélez, Calvinistes mordans,  
 N'allés pas vous servir des traits de ma colere,  
 Contre les Directeurs que l'Eglise révere.  
 Nous blâmons comme vous les cœurs Pharisiens,  
 Comme nous donc aussi, loüés les cœurs Chrétiens ;  
 Le bien doit toûjours plaire. Entre tous les Apôtres,  
 Vous en détestés un, détestés vous les autres ?  
 Eh quoi ? si dans la fange un Impie est tombé,  
 Un Saint au même endroit doit-il être embourbé ?  
 Non, loüés donc tous ceux qui, comme Bourdaloüe,  
 Debourbent les pécheurs, sans entrer dans la boüe,  
 Et qui par l'onction d'un air mortifié,  
 Embaument les Chrétiens qu'ils ont purifié ;

Ils ne consentent point à ces folles tendresses ,  
Qui les rendroient pécheurs auprès des pécheresses.  
Ils ont le cœur d'un pere , & non pas d'un amant ,  
Le Prêtre seul dans eux agit incessamment ;  
On les voit sans scandale aimer des Madeleines ,  
Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines ,  
Sous l'habit du Pasteur ne point cacher de loups ,  
Sans bassesse d'esprit se faire tout à tous ,  
Instruire également la Soubrette & la Dame ,  
S'interessier pour l'homme autant que pour la femme ,  
Courir tout l'Univers pour sauver les pécheurs ,  
Et devenir enfin de seconds Redempteurs.  
Vous ne verrés jamais de saints Juges se plaire ,  
A trop interroger une femme adultere ;  
Quand elle aura promis de ne pécher jamais ,  
Ils ne songeront plus qu'à l'envoyer en paix ,  
Vous ne les verrés point par politique humaine ,  
Sécher dans l'embarras d'une affaire mondaine ;  
Tout Medecin du Ciel ne doit s'inquieter  
Que d'un Lazare mort qu'il faut ressusciter.  
S'ils exhortent M A R I E à devenir fervente ,  
La bien-séance veut que Marthe soit présente.  
Ils n'osent d'un Hymen conduire le secret ,



Ny même se trouver au festin qu'on y fait ;  
Car ce n'est plus le tems d'y faire des miracles :  
Enfin toutes leurs mœurs, comme de saints oracles,  
T'apprennent, Directeur, que pour devenir grand,  
Tu dois rendre comme eux l'Evangile vivant ;  
Et que tu soutiens mal ta dignité suprême,  
Si le Seigneur dans toy, n'est bien plus que toy-même.





# S A T I R E

## T R O I S I E' M E.

CONTRE UNE MERE COQUETTE,  
qui donnoit mauvais exemple à sa  
fille, qui n'avoit encore que six ans.

*Elle fut faite en l'année 1687.*

**M**ERE, crains pour ta fille. Elle examine en toy  
L'esprit, l'air, tout enfin, jusqu'au *je ne sçay quoy*.  
Le pis pour cette enfant, dont tu fais les delices,  
C'est qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices.  
Ne t' imagine plus que la simplicité  
Puisse contre tes Mœurs la mettre en feureté:  
Quoiqu'ailleurs quelquefois son enfance sommeille,  
Elle est auprès de toy tout œil & toute oreille.  
Quand donc elle t'a vû t'occuper si long-temps  
A planter sur ta tête un jardin \* de rubans :

---

\* Les femmes mettoient sur leur teste une grande quantité de rubans, qu'elles appelloient le chou, la palissade, &c.

Quand son œil curieux admire à ta toilette  
 L'Étalage galant d'un buffet de coquette :  
 Quand elle y voit sur tout la drogue & le pinceau,  
 Qui servent les matins à te repeindre en beau :  
 Quand un mouchoir mal mis , mais non pas par  
 mégarde ,

Te découvre à l'endroit que tu veux qu'on regarde :  
 Quand dans ton cabinet elle te voit les soirs  
 Tenir avant le bal un conseil de miroirs ,  
 Changer en faux Printemps ta véritable Automne ,  
 Et ne montrer en toy rien moins que ta personne :  
 Enfin quand elle a veu qu'on ne te fait la cour  
 Qu'après que tu t'es fait ton visage de jour ;  
 Crois-tu qu'elle ait jamais cette sainte sagesse  
 Que l'on puise à Saint-Cir dez la tendre jeunesse ?  
 Non : car tu dois un jour la voir avec effroy ,  
 Courir dans ta carrière encor plus loin que toy ,  
 Et ne se plus borner à la seule manie  
 De mettre comme toi des foux à l'agonie.

*Mais l'Epoux qu'elle aura se mettroit en courroux.*

Est-ce qu'une Coquette a peur de son Epoux ?

Dez qu'une femme adore un fou qui la rend folle ,  
 Dez qu'elle est d'un galant l'Idolatre & l'Idole ,  
Auffitôt

Auffitôt son Epoux n'est veu qu'avec dédain.  
Aussi qu'est-il chez luy ? Rien. Un *George Dandin*,  
S'il devenoit pourtant commode & pacifique,  
Madame le feroit son premier Domestique.

*Ta fille aura, dis-tu, quelqu'un de ces Maris  
Qui prônent qu'une femme en faisant un souris  
Péche formellement contre le Décalogue.*

Mère, qu'on le plaindra ton Gendre Pédagogue !  
Qui, dez qu'il aura veu ses plus grandes leçons  
Près du premier blondin devenir des chansons,  
Ira dans le Palais, suivi de sa famille,  
Se confesser tout haut des pechez de ta fille,  
Y joindre aussi les tiens, & ceux du Suborneur,  
Et souffrir mille affronts pour sauver son honneur.  
Ainsi ta fille alors condamnée en Justice,  
Ira dans un Couvent perpetuer son vice,  
Quand même elle devroit se blotir dans un tour  
Pour passer du côté que fera son amour.

Blame luy cette Iris qui, pour cacher son âge,  
De faux jour en faux jour fait passer son visage,  
Et qui poudre si fort ses cheveux blanchissans,  
Qu'on croit qu'ils sont tout noirs quand on les voit  
tout blancs.

Une vieille Coquette a beau se contre-faire :  
 Dans son œil qui s'enfoncé on lit son Baptistere.  
 Par-là, tout son visage est si deconcerté,  
 Qu'en dépit de luy-même il dit la verité.

Qu'il coûte à cinquante ans de soins pour être belle !  
 Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.

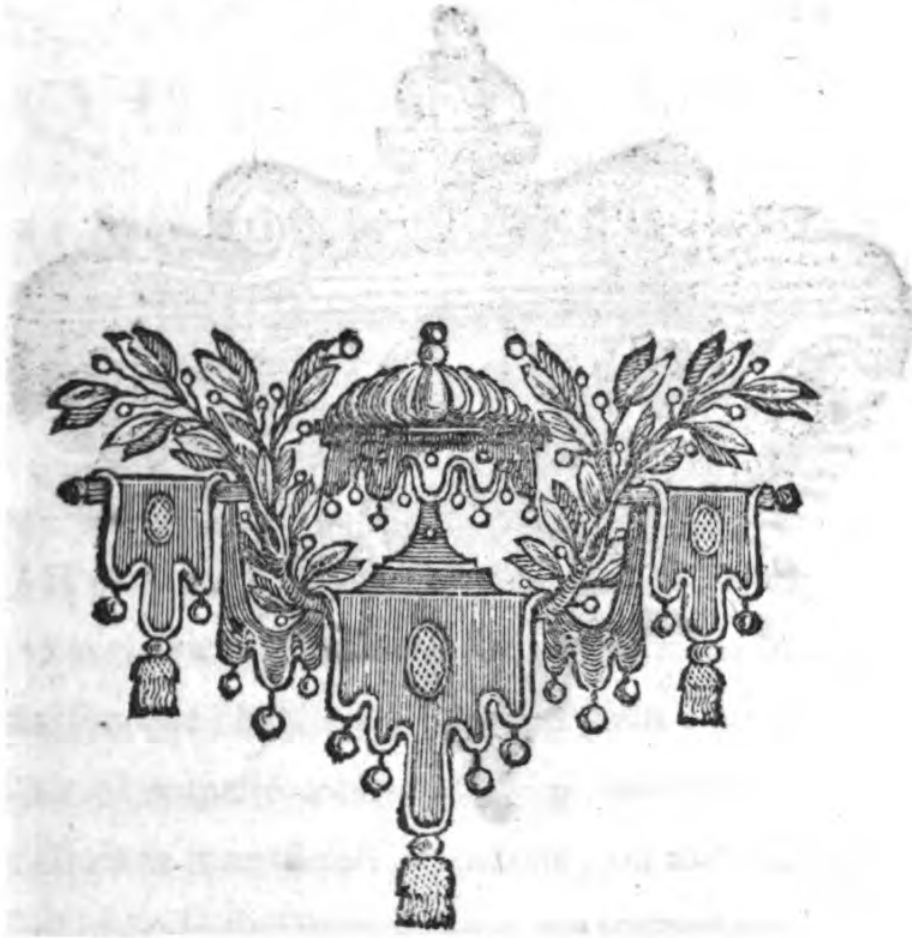
Sur tout, malheur au teint qui n'est beau que  
 par art.

En effet parois-tu sans un Masque de fard ?  
 Je n'ay plus que pitié de ta couleur usée ;  
 As-tu remis ton fard ? Tu me fers de risée.  
 Oui, tandis qu'un vieux fou qui ne t'a jamais plû,  
 Chez toi, faute de mieux, vient se prendre à ta glu,  
 Nous nous abandonnons au plaisir de médire,  
 Lorsque nous avons veu ton plâtre nous soûrire.

Que ta fille jamais n'aille, dans un saint lieu,  
 Quêter des cœurs pour elle & des deniers pour Dieu.

Dis luy que le Théâtre est le plus seur azyle  
 Où Satan vienne en paix prêcher son Evangile.  
 Là, pour vanter le crime il luy donne un beau nom,  
 L'Adultere est Vénus, & l'Inceste est Junon.  
 Que ta fille au plûtôt sçachant ces artifices,  
 N'aille donc voir jamais déifier les vices.

Toutefois quand Esther instruit ses spectateurs  
A fixer leurs plaisirs dans les plus saintes mœurs,  
Quand elle étale aux yeux ses innocens spectacles,  
Accours avec ta fille entendre ses oracles.







# S A T I R E

## Q U A T R I E' M E.

A MONSIEUR BONTEMS  
Gouverneur de Versailles.

*Elle fut faite en l'année 1689. l'Auteur  
étant Curé de Garnay.*

**B** R O D I G E de la Cour, Ami tendre & sincère,  
BONTEMS, fais moy l'honneur de plaindre ma misère.  
La Maison que j'habite est un taudis plein d'eau,  
Où l'air est empesté comme dans un tombeau.  
Tout est dans mon desert ou marais, ou montagne.  
Un seul chemin de fange est toute ma campagne.  
Là, le temps est si long, & le broüillard si noir,  
Que je prens tous les jours le midi pour le soir.  
Bon Dieu quel Tivoli pour un enfant d'Horace!  
Ne t'étonne donc pas si, sur un tel Parnasse,  
Chaque mot que j'écris n'est plus assaisonné

E 3



Du fel qui manque aux vers de Baudinet l'aîné. \*

J'imiterois ailleurs Despreaux & Moliere ,

Mais je ne puis ici ressembler qu'à Banniere. \*

Je ne suis pourtant pas tout-à-fait comme lui ,

Dans lui , c'est la nature ; & dans moi , c'est l'ennui.

Hé ! qui ne s'ennuïroit d'une Salle aquatique ,

Où vingt crapauds privez me donnent la musique ?

Là ; le jour les hiboux volent comme la nuit.

Près de-là , cinq moulins me font un si grand bruit ,

Que je ne m'endors plus qu'en lisant Charlemagne ,

Ou quelque vieux Sermon pillé par du Cotagne. \*

D'autre part, mon Village est plein de gros Manans,

Picards en apparence , & dans le fond Normans.

L'un me vole un chapon , qui m'est si nécessaire ,

Quand je veux que mon Juge entende mon affaire ;

L'autre , en montrant mon feing contrefait par

l'Huissier ,

Quoique mon debiteur paroît mon creancier.

Excepté le Seigneur , que je trouve honnête homme ,

Tout est fourbe à Garnay , mais fourbe autant qu'à

Rome.

*Pour être gay, dis-tu, voy souvent ce Seigneur.*

---

\* Noms en l'air.

QUATRIÈME. 39

Qui ? Moi ? Le voir souvent ? Oh non : j'ay trop d'honneur.

On publiroit bientôt que j'en veux à sa femme ,  
Quoique mil-fix-cens-vingt ait veu naître la Dame.  
La médifance icy nous rend si reguliers ,  
Qu'on y voit circonfpects jufqu'à des Cordeliers.

Je n'ay veu qu'un Baron , fans Epoufe , fans fille ,  
Et dont cinq grands garçons font toute la famille :  
Mais comme il s'emportoit, & prefque à tout moment,  
Nous nous fommes brouilléz, & tu vas voir comment.

Il me difoit un jour : *Ma foi , je fuis fort aife  
De vous voir fi connu du Pere de la Chaise.  
C'est un homme d'honneur , & qui fert bien les gens.  
Si vous lui prefentiez mes deux derniers enfans ,  
Il leur feroit pleuvoir les mitres fur la tête.*

Monfieur, lui répondis-je, il eft affable , honnête ,  
Bienfaifant ; mais jamais il n'offre fa faveur  
Qu'à ceux dont il approuve & l'efprit & le cœur.  
Point de fauffe vertu , point d'efprit de caballe ,  
Un faint zèle , & fur tout une fage morale ,  
Comme c'est-ce qu'il a , c'est-ce qu'il veut qu'on ait.  
Ainsi vos deux Abbés , prêchant comme Feuillet ,  
N'auront pas grand accès chez le Réverend Pere.

*Ils l'auront , me dit-il , & le Comte son frere ,  
 Sans vous , quand je voudray , les luy présentera.  
 Obliger , c'est pour vous un terrible Opera ,  
 Pour luy , c'est ce qu'il aime ; aussi la renommée  
 En fait un Courtisan dont la Cour est charmée.  
 Non non , faire plaisir n'est pas vôtre talent.  
 Peste soit des Curés qui portent l'habit blanc.*

Après ces derniers mots, je fors, sans rien luy dire ;  
 Bien resolu d'abord d'en faire une Satire ,  
 Mais j'ay juré depuis que je n'en ferois rien.  
 Ce seroit me vanger , il faut être Chrétien.

J'iray pourtant bientôt voir quelqu'autre personne ,  
 Car j'aime à babiller presque autant qu'une None.  
 D'aller chez un Curé vuider plus d'un flacon ,  
 Moi qui ne fus jamais qu'ivrogne d'Helicon ,  
 Je ne puis. Cest tout un de hanter un Chanoine.  
 Que je m'expose enfin à l'entretien d'un Moine ,  
 Je n'y verray qu'orgueil. S'il est de qualité ,  
 Il ne m'étourdira que de sa parenté.  
 S'il prêche , il ne faut pas que devant luy je louë  
 Fléchier , Boileau , Gaillard , La-Ruë , & Bourdalouë.  
 Comment , en parlant d'eux , ne les point élever ?  
 Ah ! j'aime mieux cent fois être seul , & crever.

## Q U A T R I E' M E. 41

O Ciel ! que dans Paris une Cure est commode !

Le Curé ne va voir que des gens à sa mode.

Sur tout, jamais chez luy de femme à vieux haillons.

C'est toujours quelque Dame à Carrosse, à Bouillons.

Il gagne au Mariage, au Service, au Baptême,

Sans qu'il y soit present, & sans le sçavoir même.

*Les Prônes sont gênants.* Point. D'un seul lieu commun

Il fait plusieurs discours qui n'en sont pourtant qu'un.

Bien plus. Que des deniers destinez pour l'aumône

Il achette une Charge, il est exempt du Prône.

J'oublois deux plaisirs du Curé Bienheureux,

Il se traite en Evêque, & se chauffe en Chartreux.

Mais durant qu'il jouit de sa béatitude,

Pour moi, je n'envierois que quelque solitide,

Qui me fit fabriquer des vers d'un bon alloy,

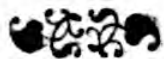
Et chanter dignement les vertus de mon Roy,

Dis luy donc quelquefois, mon illustre Mécène,

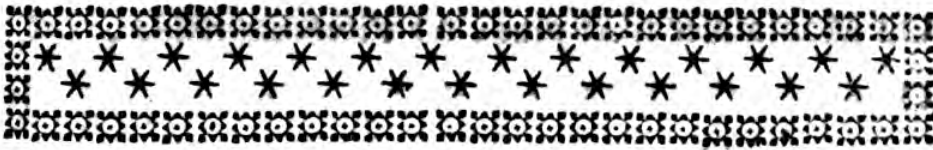
Qu'ici pour le louer, je suis trop à la gêne.

Ah ! tandis qu'en Auguste il domte l'Univers,

Que ne puis-je en Horace, atteindre à de beaux vers ?








# S A T I R E

## C I N Q U I E ' M E .

*PRESENTÉE A SA MAJESTÉ  
en l'Année 1694.*

 E s t ainsi que Damon, tantôt bien, tantôt mal,  
Un jour, en plein Versailles, imitoit Juvenal.

Vertus, que l'âge d'or fit regner sur la Terre,  
LOUIS seul aujourd'huy ne vous fait point la guerre.  
Non, Probité, Sagesse, Equité, Bonne-foy,  
Vous ne regnez en paix que dans le cœur du R o y.

Par ce début, j'attaque & la Cour & la Ville.  
Mais n'importe : par-là, j'évapore ma bile.

J'étouffe, & m'ordonner d'arrêter mes vapeurs,  
C'est dire à des bigots, ne soyez plus trompeurs.

Ah ! que sur tout la Cour me rend atrabilaire !  
Choquons-la. Mon plaisir est de luy bien déplaire.

Adieu Cour, où le cœur n'ose dire un seul mot,  
Où le seul fourbe est sage, où l'honnête homme est sot,

Où Montaufier n'est plus , où l'Evêque réside ,  
 Où,plût au Ciel qu'Amour n'eût pour maître qu'Ovide!  
 Où , malgré le Monarque , on voit dans un saint lieu ,  
 Dieu paroître une Fable , & le Monarque un Dieu.  
 Adieu Cour, où le luxe est une bienfiance ,  
 Où Tartufe a trouvé la Corne-d'abondance ,  
 Où , ne jamais flatter , c'est être criminel ,  
 Où pour tout Evangile on a Machiavel.

C'est-là, qu'un créancier, le corps sec, le teint jaune,  
 De tous ses débiteurs n'a pas même une aumône.  
 Là , le moindre conseil que donne l'interêt ,  
 Malgré les Beauvilliers, \* est toujours un Arrêt.

Qualité des grands cœurs , agréable franchise ,  
 Que l'on doit mépriser la Cour qui te méprise !  
 Et qui croit qu'un Prélat s'est mis au rang des fous ,  
 Pour m'avoir dit tout net : *j'ay parlé contre vous.*  
 Qu'il ait l'esprit hautain , même avec ses confreres ;  
 Que des Dames chez luy deviennent Grands-Vicaires ;  
 Que son air de soldat l'accompagne à l'Autel ;  
 Et qu'il soit , sans raison , mon ennemi mortel ;  
 En dépit de la Cour je l'aime, & le révere ,  
 Et je luy passe tout , parce qu'il est sincere ;

---

\* M. le Duc de Beauvilliers , Chef du Conseil.

Et qu'il vaut mieux que toy , Marquis , dont l'amitié  
 Plaint mon fort , il est vray , mais le plaint sans pitié.  
 Quand j'entens tes sermens , la colere m'enflamme ;  
 Ce sont de faux témoins apostez par ton ame.

Ne viens plus nous prôner la tendresse , l'ardeur ;  
 C'est , comme si M. \* \* \* nous prêchoit la Pudeur.  
 Possede la vertu que tu veux qu'on estime :

Est-ce au Suisse à donner des leçons du Sublime ?

Songe à bien imiter ce Courtisan parfait ,  
 Que tu n'as jusqu'icy que très-mal contrefait.  
 Voudroit-il , comme toy , mettre au haut de sa Table  
 Un Maraut tout-puissant , un faquin formidable ?  
 Va-t-il à la faveur par le chemin battu ?

Non , c'est par un sentier que luy fait la Vertu.

Ces graces , ces bienfaits , que toy , tu voudrois vendre ,  
 Il se plaît à les faire à qui ne peut les rendre.

Si dans l'esprit des Grands la cabale nous perd ,  
 Alors , amis ou non , à coup seur il nous sert.

Mais il prend plus de peine à cacher ses services ,  
 Que n'en prend l'hypocrite à déguiser ses vices.

Comme tous ses amis emportent tous ses soins ,  
 Il ne pense jamais à ses propres besoins ;

Il sçait même empêcher qu'on ne les imagine.



Quand donc les connoit-on? Quand le Roy les devine.  
 Il n'a qu'un seul défaut dont il est fort blâmé,  
 C'est qu'il me haïroit, si je l'avois nommé.

Hé! quel moyen, dis-tu, qu'à la Cour on imite  
 L'homme sans intérêt, l'appuy du seul mérite?  
 Comment agir sans cesse, & n'agir point pour foy?  
 Mais c'est par-là, Marquis, que l'on ressemble au Roy.

Que fait ce grand Heros? Est-ce pour sa personne,  
 Qu'il court incessamment les hazards de Bellone?  
 Et que sa prévoyance arme si sagement,  
 Qu'elle semble n'agir que par enchantement?  
 Non, c'est si peu pour luy, que c'est contre luy-même.  
 Il jouissoit en paix de sa Grandeur suprême.  
 Ses Rivaux effrayez de Siéges, de Combats,  
 N'osoient plus murmurer, ou murmuroient tout bas,  
 Il sembloit que l'éclat d'une si belle vie  
 Avoit enfin charmé jusqu'aux yeux de l'Envie;  
 Mais un peuple mutin déthrônoit un grand Roy,  
 Et déchiroit par tout le bandeau de la Foy.  
 L'Espagnol protégeoit l'Erreur Lutherienne,  
 Et le Démon de Londre étoit un Dieu dans Vienne.  
 Il falloit que LOUIS souffrît que sa Valeur  
 Fût égale à son zele, & regnât dans son cœur.

C I N Q U I E' M E. 47

Elle y regne. Et bien loin que la Ligue l'accable ,  
 Il vole à des exploits inconnus à la fable.  
 Il semble que le Sort soit un de ses sujets ,  
 Que du sceau des destins il scelle ses projets.  
 Le moindre de ses coups est si sûr , que l'Histoire ,  
 Dez qu'il marche au combat, peut marquer sa Victoire.  
 Il cesse quelquefois de faire tout frémir ,  
 Sur son Char de triomphe il semble s'endormir :  
 Mais Ligue , ton projet n'en est pas moins sterile.  
 LOUIS est Fabius , dez qu'il n'est pas Achille.  
 Ouy , superbes vaincus , sçachez que mon Heros  
 Triomphera de vous , même par son repos.  
 Ainsi , que ce Vainqueur se hâte , ou temporise ,  
 Il fait tout, mais pour qui ? pour un Roy, pour l'Eglise.  
 Conclu de là, Marquis , que n'agir que pour toy ,  
 C'est ne pas ressembler , c'est déplaire à ton Roy.  
 Pour charmer ce Heros , rends toy l'ame heroïque.  
 Ce chemin de son cœur est sûr , mais c'est l'unique.  
 Chez d'autres Souverains ton sort seroit plus doux :  
 Ils souffrent des défauts , parce qu'ils en ont tous.  
 L'un perd tous ses Etats, & se croit un Achille.  
 L'autre , quoique à trente ans , est encore pupille.  
 La fraude plaît à l'un ; à l'autre , c'est le vin.

Faire un Motet , chez l'autre est un don tout divin.  
Pour entrer dans leur cœur un Courtifan novice  
Peut découvrir la brèche ou d'un foible , ou d'un vice ;  
Mais pour plaire à ton Roy qui n'a point de défaut ,  
Le merite parfait est le seul qu'il te faut.

Cette Satire n'est pas icy toute entiere , il y a encore environ deux cens vers , dont on n'a pû avoir une Copie fidèle. On en trouve bien quelques fragmens, que l'on a dérobés à l'Autheur ; mais comme ils n'ont aucune suite , on n'a pas jugé à propos de les donner au Public.



EPITRE



# EPI TRE

AU TRÈS-REVEREND  
PERE DE LA CHAISE,  
CONFESSEUR DU ROY.

*Presentée en l'Année 1690.*

**L**A CHAISE, lis mes vers, & les lis sans scrupule ;  
J'y vais peindre un Bigot , un Abbé ridicule.  
Qu'il apprenne aujourd'huy que tu connois son cœur,  
Et qu'il perdra son temps au métier d'imposteur.  
Ce Tartufe est chez toi plus humble & plus honnête ,  
Qu'un jeune Mendiant ses premiers jours de quête,  
Lui qui ne dit que *vous* à La-Ruë, à Gaillard,  
Dit, *Vôtre Réverence*, à ton frere Maillard. \*

Comme il affecte en tout ce grand air de sagesse ,

---

\* fameux Frere Jesuite , qui est auprès du très Reverend Pere DE LA CHAISE, & qui est tout le premier à rire de ceux qui le traitent de *Vôtre Réverence*.

50    E P I T R E    A U    P E R E

Que n'ont certains Abbés qu'à leur première Messe ,  
Il paroît si devot , que , même d'assez près ,  
Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Desmarets. \*  
Il contrefait des yeux qu'on ne voit qu'à la Trape.  
Il n'est point de Joly ¶ que ce M. \* \* \* n'attrape.

Tu sçais bien cependant qu'il est plein de fierté ,  
Jaloux , vindicatif , malin , traître , entêté.

*Point d'Evêché* , dit-il ; & lorsque sa Duchesse  
Presse une Maréchalle , & prie une Princesse  
D'en demander pour luy de beaux , près de Paris ,  
Il paroît pour la Croffe avoir un saint mépris.  
Mais il jure en secret à de jeunes suivantes ,  
Qu'elles disposeront des dignitez vacantes.  
Sçais-tu pourquoi mes vers ne le ménagent pas ,  
C'est qu'il trouve à redire à d'excellens Prélats.

*Monsieur de Meaux* , dit-il , *devoit ne plus écrire.*  
*Peut-il voir sans orgueil la gloire qu'il s'attire ?*  
*N'est-ce point vanité que d'employer du temps*  
*A se faire admirer , même des Protestans ?*  
*Pour Monsieur de Châlons , on ne peut qu'on n'estime*  
*La force & la douceur du zèle qui l'anime :*

---

\* Abbé illustre & fort pieux , nommé à l'Evêché de Chartres.  
¶ Monsieur Ioli , General de la Mission & vray Devot ; a été  
trompé par M. \* \* \* faux Devot.

*Mais peut-on devant Dieu l'exempter de péché  
Tandis qu'il logera sa mere à l'Evêché ?  
Rien n'égale , il est vray , les vertus de la Dame ,  
Mais il est scandaleux de loger une femme.*

Beaux sujets de médire , & d'être scrupuleux !

On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux ,  
Qui prêchant l'an passé dans un Bourg près de Viennes ,  
Traita ses Auditeurs de *Canailles Chrétiennes*.

Hé bien , mon faux devot seroit encor plus vaia ,  
S'il pouvoit une fois se voir la Croffe en main.

Car cet esprit altier étant devenu Maître ,

Croiroit s'encanailler s'il falloit un Prêtre :

Il ne pourroit souffrir qu'avec un air grondeur

Un seul *Vous* échapé pour un *Vôtre Grandeur*.

Il est des mandemens qui ne lui plairoient gueres ,

Il faudroit y traiter ses Chanoines de *Freres*.

Son fier entêtement soustiendrait mille erreurs ,

Sous prétexte sur tout de réformer les mœurs.

Bientôt , pour un Chapeau , ce prétendu saint homme

Vendrait sa complaisance aux Puissances de Rome.

Il croiroit quelquefois mériter ton emploi.

Il espereroit même être un jour plus que toi ,

Faire le Richelieu , voir tout sous sa Puissance ;

## 52 ÉPITRE AU PÈRE

Mais regner sous un Roy n'est plus la mode en France.

Enfin il deviendrait si fier & si hautain ,

Qu'un Gascon près de lui ne paroîtroit pas vain.

Tu vois là quelques traits de l'Homme incomparable,  
Que le sexe doit juger canonisable.

Mais si cet homme est saint, il faut donc que Banier\*  
Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.

Il faut donc que Brigot , \* malgré sa renommée ,  
Obtienne dans Aleth une fête chommée.

Guerre , Guerre éternelle à ces hommes de bien  
Qui , pour toute vertu , n'ont qu'un air de Chrétien.  
Que ces grands Imposteurs, prônez par tant de fortes,  
Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de bigottes.  
Que ces Pharisiens soient autant diffamez  
Que Gévres & Bignon se verront estimez.

Que mon Tartufe enfin se consume en faux zèle ,  
Sans jamais rencontrer d'Orgon † , ni de Pernelle. †  
Bien plus : que ce *Pauvre-homme* , à la mort des Prélats  
Languisse pour leur Crosse , & ne l'obtienne pas.

En effet , l'Imposteur mérite le supplice

D'agoniser toujours pour quelque Bénéfice.

Car de tous les chagrins c'est le plus accablant.

---

\*Noms en l'air. † Deux Personnages de la Comédie du Tartufe.

On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblant.  
 De quelle crainte, ô Ciel, n'est-on point susceptible !  
 Georget \* même, Georget paroît alors terrible.  
 Hélas ! on craint si fort, qu'on perd le jugement  
 Jusqu'à ne plus songer à ton abord charmant.  
 Rien ne touche le cœur. On ne pense, on n'aspire  
 Qu'à ce bienheureux *omy*, que tu ne dois pas dire.

Au sortir de ta Salle, on raisonne à loisir  
 Cent fois avec chagrin, pour une avec plaisir.  
 Et ( qui pis est ) souvent, dans ce genre d'affaire,  
 Plus le bon sens revient, & plus on desespere.

D'ailleurs, quel embarras, que cent Compétiteurs,  
 Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs  
 Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,  
 Qu'on ne craint pas moins là qu'aux Sièges, qu'aux  
 Batailles !

Un seul mot de leur part, c'est un coup de canon.

Enfin, si par malheur l'illustre MAINTENON  
 Présume qu'un saint homme édifiera la France,  
 Et, sans le consulter, le met en concurrence ;  
 Bon Dieu ! que tout Brigueur doit alors s'affliger !

---

\* Jeune domestique du Reverend Pere. C'est lui qui ouvre & qui ferme la porte de l'Audience.



Un Chanoine en perdrait le boire & le manger.

Est-on seur qu'on n'a rien? ce n'est plus un Martyre,  
On n'agonise plus : on étouffe , on expire ;  
Et pour mieux peindre encor un moment si fatal ,  
On est comme BONTÉMS quand le ROY sent du mal.

Encor deux mots , La-Chaise , avant que je finisse.  
Tandis que l'Imposteur , dont j'ay peint l'artifice ,  
Pour les Siéges vacans pousse mille soupirs ,  
Laisse-le voltiger de desirs en desirs ;  
Mais tandis que Boileau, qu'Anselme, que bien d'autres,  
Suivent de plus en plus la trace des Apôtres ,  
Se forment sur leur zèle & sur leur Sainteté ,  
Fais qu'ils n'imitent pas jusqu'à leur pauvreté.





# EPI TRE

## A UN PRELAT.

**N**ON, Prelat, tu n'es plus enfant du premier homme.

Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.

Quels seroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vûs ?

Tu sçais donner un frein jusques à tes vertus.

Ni sage par froideur, ni devot par caprice,

Tu n'as jamais été vertueux par un vice.

On ne remarque en toy ni brusque activité,

Ni zèle impatient, ni durç fermeté.

On n'y voit point sur tout cette folle sagesse,

Qui veut qu'un jeune esprit soit exempt de jeunesse.

Et quand on a planté la vertu dans les cœurs,

Tu n'en veux pas avoir les fruits avant les fleurs.

Tes discours animez, mais sans fiel & sans bile,

Font avaler tout pur le lait de l'Evangile.

C'est par cette douceur que l'on te voit guerir  
 Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.  
 Car il n'est que trop sûr qu'enseigner en colere ,  
 C'est s'opposer soy-même aux leçons qu'on veut faire.  
 Le Docteur n'instruit plus dès qu'il devient Pédant.  
 On n'est point écouté quand on parle en grondant.  
 La pilule ne plaît que lorsqu'on l'enveloppe.  
 Ecoute à ce propos une fable d'Esopé.

Tu sçais bien qu'Aquilon , le plus hardi des vents ,  
 Brusque tous les Mortels par ses emportemens.  
 On dit , qu'un jour ce Dieu , si boufi de colere ,  
 Voiant que le Soleil , Dieu doux & tutelaire ,  
 Estoit de l'Univers la gloire & les amours ,  
 En eut tant de dépit , qu'il luy tint ce discours.

Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance ,  
 Pauvre Dieu , pour te croire un Dieu de conséquence.  
 Que fais-tu dans ton char , dont tu ne fors jamais ?  
 Tu luis , & tes chevaux , tu les conduis en paix.  
 Voilà ce que tu fais aux Cieux & sur la terre.  
 Mais moy , je suis semblable au Maître du Tonnerre.  
 Je remplis , quand je veux , tout l'Univers d'effroy.  
 Jusqu'aux Temples des Dieux tout tremble devant moy.  
 Les souffles dont ma face est toute rebondie ,  
 Souvent

Souvent d'une étincelle ont fait un incendie.

Quoique tous mes discours ne soient rien que du vent,

Je fais pourtant frémir tout homme qui m'entend.

Enfin de tous côtés je fais faire naufrage,

Malgré toi, qui toujours veux dissiper l'orage.

Tu vois donc bien par-là, que je ne te crains pas,

Toy qui n'es bon, tantôt qu'à fendre du verglas,

Tantôt qu'à dessécher Flore, Cérés, Pomone.

D'ailleurs, tu ne fais rien que le Ciel ne l'ordonne.

Mais moy, suis-je assez sot pour consulter les Dieux ?

Non non, sans leur avis je deviens furieux.

J'abbats les fleurs, les fruits, les roseaux, & les chênes.

Deplus, s'aperçoit-on que jamais tu me gênes,

Et que tous tes rayons m'empêchent de souffler ?

Non, petit Dieu ; mais moy, je puis te desoler :

Car, tu le sçais, tes fleurs les plus favorisées,

A ma fureur souvent sont les plus exposées.

Mais prouvons encor mieux que tu ne me vaux pas.

Tu vois ce Cavalier qui galope là-bas.

Regarde son manteau, l'agrafe en est bien forte.

Comme il n'est pourtant rien que mon soufle

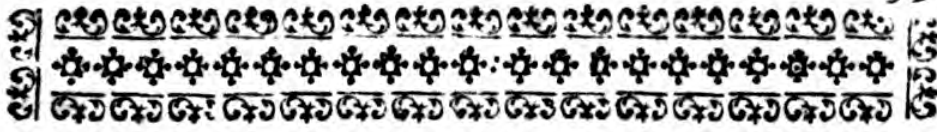
n'emporte,

Gageons que je l'arrache. En peux-tu faire autant ?

Tu n'y vas pas si vite. Aquilon à l'instant  
Fond sur le Cavalier , gronde , mugit , bourdonne.  
Le Cavalier tient ferme , & l'agrafe est si bonne ,  
Qu'elle vaincroit encor un second Aquilon.  
Ce que fit donc ce Dieu, plus enflé qu'un balon ,  
Fut , de perdre en une heure & son vent , & sa peine.  
Dès que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine :  
Aquilon , luy dit-il , jette les yeux sur moy ,  
Tu verras si je suis un Dieu moindre que toy.  
Il borne à ces seuls mots sa douce raillerie.

Alors tous ses rayons donnent sur la prairie ;  
L'air s'échaufe si fort , que l'homme tout en eau ,  
Est doucement contraint de quitter son manteau.  
Voicy le suc moral que couvre cette écorce ;  
On a tout par douceur , mais on n'a rien par force.





# ÉPIÎTRE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE NEVERS,

*Pour obtenir de lui qu'il publiât une Satire  
qu'il lui avoit entendu reciter.*

**N**EVERS, docte Nevers, quelle aimable Satire ?  
Ceux même dont tu ris, sont les premiers à rire :  
De plus, tout vicieux, dont tu nous fais horreur,  
T'admire, & ne se plaint que de son propre cœur.  
Par tout on voit des vers hardis, avec justesse.  
Tu joins l'enthousiasme à la délicatesse ;  
Là tout est simple & grand, là point de tour nouveau  
Qui n'ait les agréments du véritable beau :  
C'est là que les Portraits n'ont rien de gigantesque ;  
Le Grave n'est point froid, le Plaisant point burlesque :  
On n'y voit point sur tout de ces vers languissans,  
Dont l'un est pour la rime, & l'autre pour le sens.  
Dans les transitions, ta Muse, toujours sage,

Sçait cacher au Lecteur le moment du passage ;  
 Là tout est vif , le trait perce , aussi-tôt qu'il part ,  
 La nature en un mot s'y conforme avec l'art.  
 Pourquoi donc le Public ne devoit-il pas lire  
 Ce qu'il faut qu'il imite , ou du moins qu'il admire ?  
 Mais un Duc déroger jusques à se faire Auteur !  
 Un Duc ! un Duc , au plus doit n'être que Lecteur.  
 Quoy donc , Rome autrefois crut-elle que Lucrece  
 Fût par ses nobles Vers dégradé de Noblesse ?  
 Quand Perse avoit le front couronné de laurier ,  
 Par Edit des Censeurs devint-il roturier ?  
 Hé ! qui peut comme toy faire aimer la Satire ,  
 Boileau ? non non , Boileau ne sçait plus que médire ;  
 Quoy qu'il soit assez vieux , sa Muse d'aujourd'huy ,  
 De vingt ans pour le moins , est moins vieille que luy :  
 Il veut publier son Vers qu'il croit encor sublime ;  
 Mais c'est en vain , son Vers est plus dur que sa lime.  
 Qui pourroit plaire encor ? ce malheureux Gacon ,  
 Dont le Vers sent si fort la bourbe d'Helicon.  
 Luy qui. . . Mais laissons-le barboter dans la fange ,  
 Son nom profaneroit ma Muse , & ta louange.  
 Fais donc que le Public dise en lisant tes Vers :  
 Horace n'est point mort , il est Duc de Nevers.




# POÈME

SUR LES MAUVAIS GESTES  
de Ceux qui parlent en Public,

ET SUR TOUT

*DES PREDICATEURS.*

 E s t en vain qu'un Docteur qui prêche  
l'Évangile,

Mêle chrétiennement l'agréable & l'utile.

S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,

Si dans tout son dehors il ne sçait se régler,

Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus belle,

Dès l'exorde j'aspire à *la gloire éternelle* ;

Et dormant quelquefois sans interruption,

Je reçois en sursaut sa bénédiction.

Vous donc qui, pour prêcher, courez toute la Terre,

Voulez-vous qu'un grand peuple assiége votre chaire ?

Voulez-vous encherir les chaises & les bans,



Et jusques au portail mettre en presse les gens ?  
 Que vôtre œil avec vous me convainque & me touche ;  
 On doit parler de l'œil autant que de la bouche.  
 Que la crainte & l'espoir , que la haine & l'amour ,  
 Comme sur un Theatre , y parlent tour à tour.  
 Il est des Damoiseaux dont l'œillade amoureuse  
 Accompagne toujours la phrase précieuse ,  
 Qu'un air pareil jamais n'effémine vós yeux.  
 J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux ,  
 Qui portant vers le Ciel leurs regards effroyables ,  
 Apostrophent les Saints comme on chasse les Diables ;  
 Et qui voulant prouver que le Seigneur est doux ,  
 Gâtent leurs argumens par des yeux en couroux.

Sur tout, gardés-vous bien, mémoires chancelantes,  
 De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.  
 Quelle pitié, de voir l'Orateur entrepris ,  
 Relire dans la voûte un Sermon mal appris !

Vos yeux vous rendent fots de plus d'une maniere.  
 Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupiere ?  
 Tel jadis l'Andabate , armé de son poignard ,  
 Combattoit à l'aveugle , & vainquoit par hazard.

Mais vous , qui blâmez tant la paupiere coufue ,  
 Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remue.

Quel Acteur êtes-vous , lorsque vous me parlez ,  
 Votre gosier s'enflamme , & vos yeux sont gelez.  
 C'est ainsi qu'autrefois on voyoit des Idoles ,  
 Sans animer leurs yeux , animer leurs paroles.  
 Mais si votre œil enfin s'obstine à se glacer ,  
 Au cercle de Benoît \* il faudra vous placer.

Jadis un Charlatan , Docteur en Medecine ,  
 Devina ( car chez eux vous sçavez qu'on devine )  
 Que l'œil pouvoit avoir luy seul plus de cent maux.  
 Mais moy qui de cet œil dois compter les défauts ,  
 Sans faire le Devin , j'en trouve plus de mille.  
 Tantôt je ris de voir une paupiere agile  
 Se mouvoir par article , & joindre à chaque instant  
 Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.  
 Tantôt , d'un cours réglé la prunelle agitée ,  
 D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.  
 Ainsi , du Marché-neuf le Maure † ingénieux  
 Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.  
 L'un poussant dans les airs ses regards pleins de zèle ,  
 Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle.  
 L'autre , sans y penser , nous met dans l'embarras ,

---

\* Ouvrier en Figures de cire. † Tête de Maure , qui remue les yeux , dans l'horloge du Marché-neuf.

En voiant du côté qu'il ne regarde pas.

Icy , cet œil qui craint la trop grande lumière ,  
N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupiere.  
Là , ce jeune étourdi regarde à tout hazard.

Mais voyons comment l'œil doit jetter son regard.

Veut-il de la tristesse exprimer les alarmes ?

Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.

Veut-il paroître gay ? Que les jeux & les ris  
Fassent autour de luy mille agréables plis.

Doit-il être en fureur ? Que ses vives prunelles  
D'une Comète en feu dardent mille étincelles.

Doit-il être percé des traits de la pitié ?

Que la langueur l'abbate , & le ferme à moitié.

Dans l'amour , il est doux ; dans la haine , sévère.

Il est trouble , s'il craint ; il est clair , s'il espere.

Dans un étonnement il ne peut se mouvoir.

Dans une rêverie il regarde sans voir.

L'œil sçait toujours du cœur les premieres nouvelles.

C'est luy qui le premier épouse ses querelles ,

Qui sert ses passions , qui suit ses interêts ,

Qui n'est point en repos si le cœur n'est en paix.

L'œil enfin pleure ou rit , quand le cœur le desire.

Mais que jamais le front n'ose leur contredire.

## SUR LE GESTE. 65

Il faut qu'à sa maniere il fasse ce qu'ils font.  
Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit au front.

Il ne faut donc jamais que le front se fillonne,  
S'il ne reçoit du cœur une loy qui l'ordonne,  
Et si l'œil ne subit la loy tout le premier.

Un Docteur sans cela déclame en Ecolier.

Ainsi n'ayez point l'air de ce Missionnaire,  
Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil pleins de colere,  
Contraint toujours son front à se rider pour rien.

Que vôtre bouche aussi s'ouvre & se ferme bien,  
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,  
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse,  
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,  
Chaque lourde sillabe est une heure à passer.

Ici, cet Orateur qui pousse une invective,  
A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir sa salive.

Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos  
Careffer sa pensée, & rire à tous ses mots.

L'un, quand son front se ride, ayant un œil farouche,  
Pour la moindre sillabe ouvre toute la bouche,  
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,  
Lance de ses poulmons des mots toujours tonans.

L'autre, pour éviter ces manieres outrées,

Ne parle qu'au travers de ses lèvres ferrées ,  
Et , comme un instrument qui ne rend que des sons ,  
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.  
Enfin on peut compter plus de mines burlesques ,  
Que n'en grava jamais Calot dans ses grotesques ;  
Et souvent , tel qui croit les autres Grimassiers ,  
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.

Vous donc, de qui la bouche est digne de censure ,  
Croiez qu'il est honteux d'en outrer la figure.  
Ne remuez jamais vos lèvres qu'en parlant ,  
Et ne les ouvrez que pour attraper du vent.

N'allez pas publier la Loy de l'Evangile  
De l'air impetueux dont parloit la Sibille.  
On s'ôtient un mensonge avec emportement ,  
Mais une verité doit se dire aisément.

Toutefois il est vray qu'un ton plein d'énergie  
Doit des cœurs assoupis guerir la léthargie ;  
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer ,  
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne suffit donc pas à l'Acteur qui se forme ,  
Que son œil & son front reçoivent la réforme.  
Sa bouche doit encor , en se réglant sur eux ,  
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux ;

Afin qu'après cela , tous trois d'intelligence  
 Forment sur le visage une triple alliance.  
 Ne croions pourtant pas un visage parfait ,  
 Si-tôt que dans l'Acteur ce bel accord s'est fait.  
 Le moindre mouvement d'une tête volage  
 Pourroit d'un Ange même enlaidir le visage.  
 En effet quand vos yeux , remplis de Majesté ,  
 Des célestes Esprits répandroient la clarté :  
 Quand Dieu sur vôtre front graverait la figure  
 De ce TAU glorieux dont parle l'Écriture :  
 Quand vôtre bouche enfin , faisant sortir sa voix ,  
 D'un ton de Précurseur feroit trembler les Rois :  
 ( Ne prenez point cecy sur le pied d'Hyperbole )  
 Si l'on voioit toujourns , de parole en parole ,  
 Sur le pivot du cou vôtre tête tourner ,  
 Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer ,  
 Cette voix si terrible au plus fier Auditoire ,  
 Ces yeux où Dieu feroit un essay de sa gloire ,  
 Ce front scellé du sceau de sa Divinité ,  
 Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.

Il ne faut pas aussi , gravitez Espagnoles ,  
 Qu'une tête immobile enerve vos paroles.  
 On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton.

Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton ,  
 Ne mettent plus ainsi leur col à la torture ,  
 L'art ne permet jamais de forcer la nature.  
 Pour ceux de qui la tête affecte un air panché ,  
 Tartuffe eût fait comme eux , s'il eût jamais prêché.  
 Mais vous , de qui les mains & la tête branlante  
 Forcent chaque syllabe à devenir tremblante ;  
 Vous deviez autrefois avoir été choisis ,  
 Pour faire les trembleurs à l'Opera d'Isis.

Nous voions des Prêcheurs coëfrez à la moutone  
 Se faire les yeux grands , & la bouche mignone ,  
 Se radoucir la voix ; & pour tout geste enfin  
 Aux Dames d'alentour faire la belle main.  
 Est-ce là nous tracer le chemin de la Gloire ?  
 Non. C'est faire l'amour à tout un Auditoire.  
 Mais ce n'est pas icy qu'il faut moraliser ,  
 Un Maître n'a le droit que de dogmatiser.

Songez à ce Docteur , dont la voix pédantesque  
 Donne un nouveau relief à son air soldatesque.  
 Vous le voiez toujours campé comme un lutteur ,  
 Avec ses poings fermes morguer son Auditeur.  
 Il semble quand il veut pousser un Syllogisme ,  
 Qu'il appelle en duël tout le Christianisme ;

Ou que , de sa fureur nous prenant pour témoins ,  
 Il veuille défier le Diable à coups de poings.  
 Mais l'ame des Chrétiens devient un champ sterile ,  
 Quand de tels insensez y sement l'Evangile.  
 Car il n'est point de fou qui prêche utilement ,  
 Et la Sageffe en nous doit parler sagement.

On raconte qu'un jour certain Missionnaire ,  
 Après mille raisons ne sçachant plus que faire ,  
 Pour convertir un Suisse instruit par Melancthon ,  
 Le convainquit enfin à grands coups de bâton.  
 Or , si pour une fois le zèle Apostolique  
 A rendu par miracle un bâton pathétique ,  
 Conclura-t-on d'abord , qu'un Docteur furibond  
 Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond ?  
 Non non. Un Orateur n'est point une furie.

Prêchez donc sans fureur , & sans effronterie.  
 Ne soyez ni trop lent , ni trop précipité ;  
 Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.  
 Soyez grave sans faste , aisé sans nonchalance ,  
 Modeste sans froideur , hardi sans insolence.  
 Joignez vos agrémens aux règles de nôtre art ;  
 Quiconque plaît sans luy , ne plaît que par hazard.  
 Sans luy craignez toujourns quelque trait de Satire.

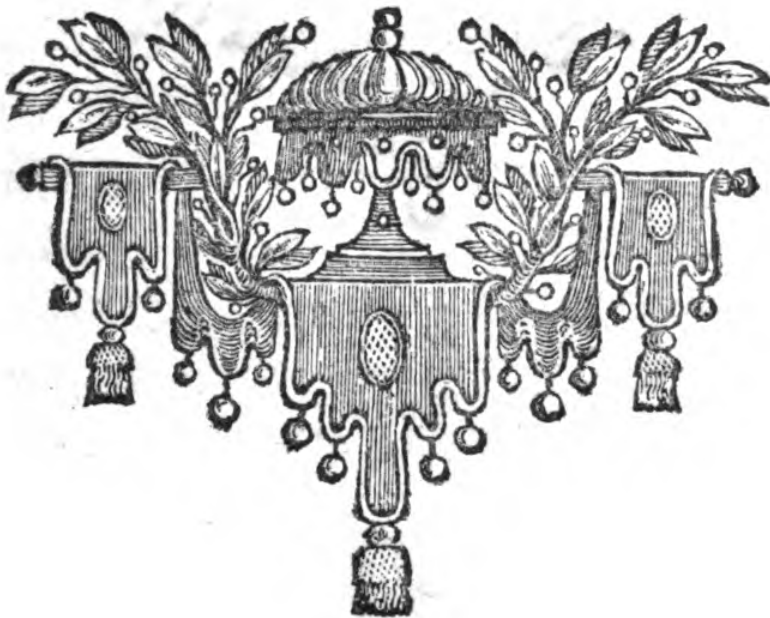


Et si cet Orateur que tout Paris admire ,  
Néglige avec succès l'art qu'il sçait mieux que moy ,  
C'est qu'il est comme un Prince au-dessus de la Loy,  
Je connois parmy nous certains fots immodestes ,  
Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent gestes.  
J'en sçay d'autres aussi , pour le moins aussi fots ,  
Qui , pour un Geste seul , vont nous dire cent mots.  
Mais du Geste & du Sens la mesure pareille  
Doit autant charmer l'œil , qu'elle charme l'oreille.  
Si le Geste & le Sens sont toujours de complot ,  
Un seul Geste jamais ne dément un seul mot.  
Sur tout , n'imitiez pas cet homme ridicule ,  
Dont le bras non-chalant fait toujours la pendule.  
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir ,  
Et ne nous prêchez point comme on cause au Parloir.  
Chez les nouveaux Acteurs , c'est un Geste à la mode  
Que de nager au bout de chaque Periode.  
Chez d'autres Apprentifs l'on passe pour galant ,  
Lorsqu'on écrit en l'air , & qu'on peint en parlant.  
L'un semble d'une main encenser l'Assemblée.  
L'autre à ses doigts crochus paroît avoir l'onglée.  
Celuy-cy prend plaisir à montrer ses bras nuds.  
Celuy-là fait semblant de compter ses écus.

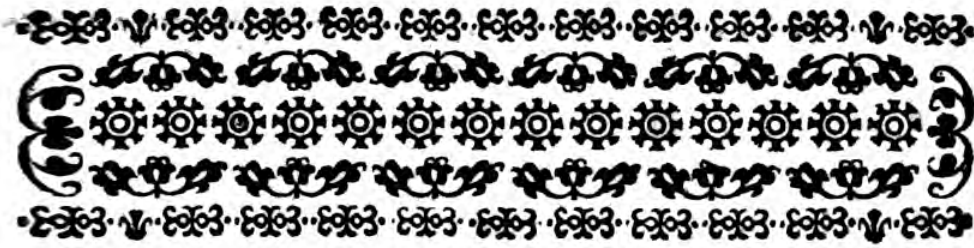
## SUR LE GESTE. 71

Icy, ce bras manchot jamais ne se déploie.  
Là, ces doigts écartez font une patte d'oye.  
Souvent, charmé du sens dont mes discours sont pleins  
Je m'applaudis moy-même, & fais claquer mes mains.  
Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,  
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.  
Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,  
J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déjà bien.  
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,  
Je fais le Timballier sur les bords de ma Chaire.

*Le reste n'y est pas.*








# EPIGRAMME

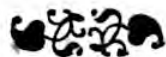
C O N T R E

UN MAUVAIS AUTEUR  
qui avoit fait un Poëme intitulé

*TOMBEAU DE TURENNE.*

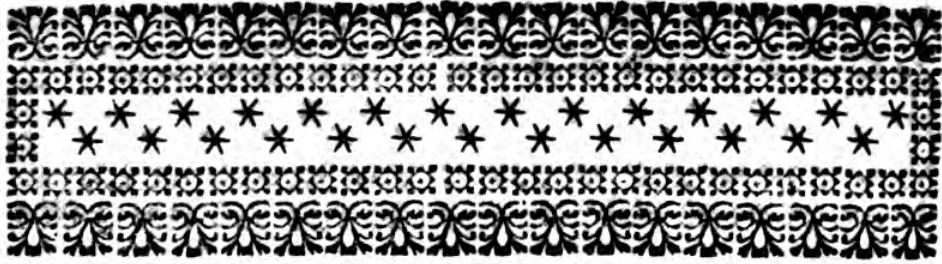

 UAND je vois Baudinet \* avoir l'ame si vaine,  
 Que de nommer ses Vers le Tombeau de Turenne,  
 J'en raille, & je le dis tout net.

Quoy ! c'est-là le Tombeau d'un si grand Capitaine ?  
 Non non , mettons au bas d'un tombeau si mal fait ,  
*Cy gist le pauvre esprit qu'a perdu Baudinet.*




---

\* Nom en l'air.



# PLACET AU ROY.

*Pour lui demander une ABBAYE.*

**N**OUS avons GRAND HEROS , deux  
deseins differens ,

Vous, de vaincre vingt Rois ; & moy, vingt Concurrens.

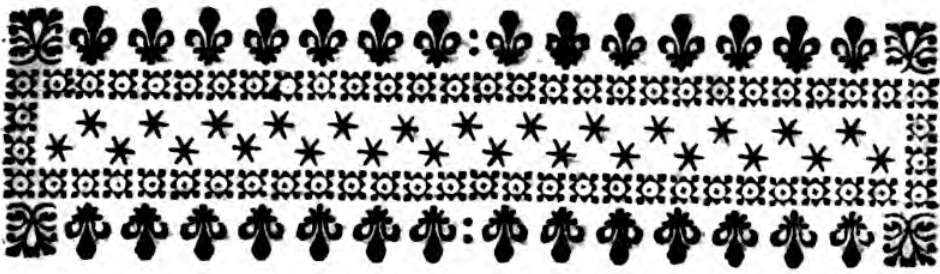
Mais l'un de ces deseins est mieux conduit que l'autre :

Que cependant tout iroit bien ,

Si vous me répondez du mien ,

Comme je vous répons du vôtre !





# MADRIGAL AU ROY,

*C'est une Muse en colère qui lui parle.*

**L**OUIS, je me vengerai bien.

Je ne te prédிரai plus rien.

Te fasse qui voudra la charmante peinture

De ta gloire future.

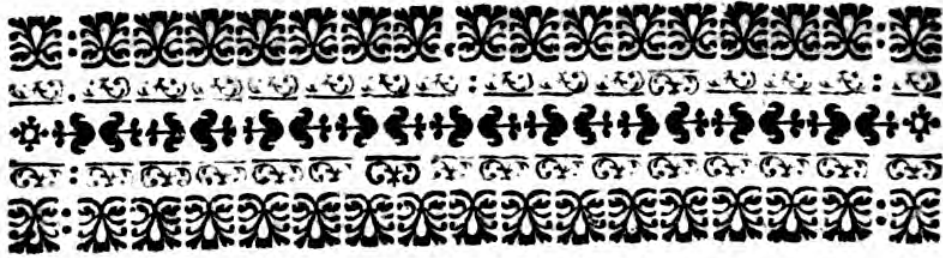
Pourquoy fuis-je poussée à bout ?

Je prédirais des coups plus beaux que ceux d'Achille.

Mais hélas ! Vengeance inutile !


Ta Sagesse te prédit tout.





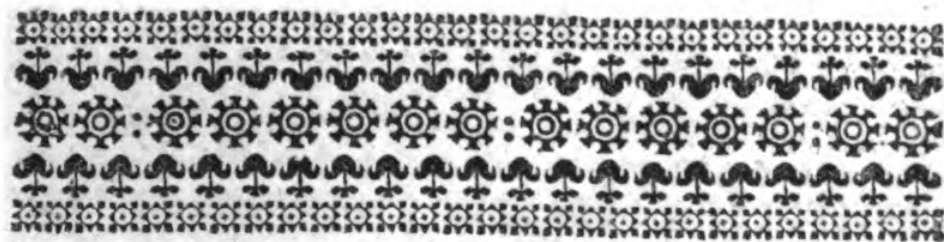
# MADRIGAL AU ROY,

*Sur la grande Victoire remportée par le Prince  
LOUIS de BADE sur les Turcs.*

 U Y, ce qu'on dit est vray, que Bade & ses  
Guerriers

Sont gorgez de butin, & couverts de Lauriers ;  
Mais, s'ils sçavoient leur fort, ils gemiroient sans cesse.  
Comme ils seront bientôt tes victimes, GRAND ROY,  
La Victoire à present les pare & les engraisse  
Pour les rendre dignes de toy.





# BILLET

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

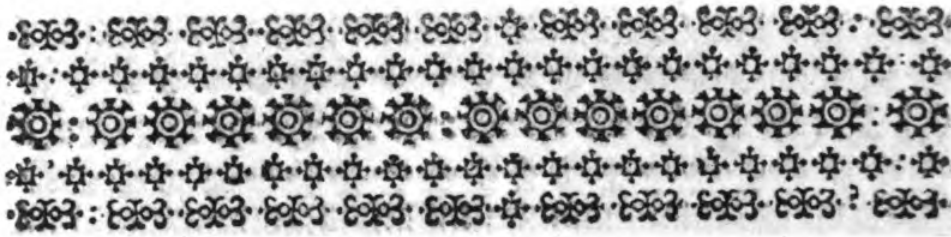
FRANÇOISE,

*SUR LA PRISE DE MONS.*

**IL** est donc vray que MONS est pris.  
 Taifons-nous vous, & moy, Messieurs les beaux Esprits.  
 LOUIS est au-dessus de vos Panegyriques,  
 Et GUILLAUME au-dessous de mes Vers Satiriques.







# CHANSON

A MADAME

DE PONTCHARTRAIN,

*Qui dans le Château de Pontchartrain pressoit  
depuis plusieurs jours l'Autheur de faire  
contr'elle une Satire.*

**A**H quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !  
Plus j'y veux trouver à redire ,  
Plus je vois que je réve en vain.  
Est-il un plus cruel martire  
Pour un railleur du genre humain ?  
Ah quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !

## CHANSON.

79

C'est bien malgré moy que j'admire  
Ce port noble, cet air serain,  
Et ce majestueux sourire  
Dont le pouvoir est souverain.  
Ah quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !

Adieu, TOUREIL, je me retire :  
Ma muse ailleus ira son train.  
Elle ne vit que de médire,  
Elle mourroit ici de faim.  
Ah quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !





# MADRIGAL

AU TRES-REVEREND  
PERE DE-LA-CHAISE.

*Sur ce que le Roy s'étoit trop exposé  
au Siege de Namur.*



I le meilleur des Rois s'expose encor aux coups,  
Point de milieu, LA-CHAISE. Ou nous deviendrons  
fous ,

Ou nous mourrons d'inquietude.

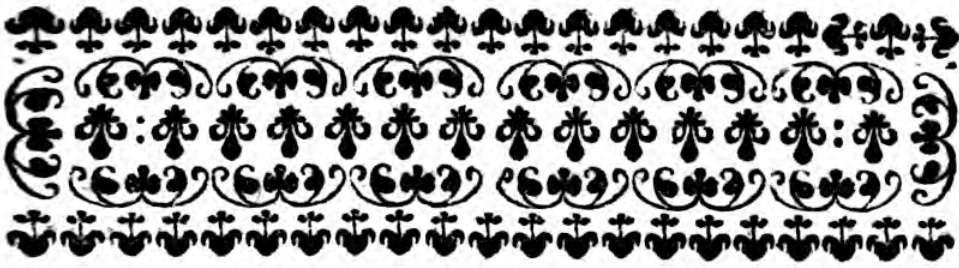
Dis luy donc , mais du ton qu'il faut ,

Qu'il corrige en luy ce défaut ,

C'est son seul peché d'habitude.



SONNET



# SONNET

A MONSIEUR

L'ABBE' DESMARETS,

*Nommé par le Roy à l'Evêché.  
de Chartres.*

**R**ELAT, sois tout à tous: ne vis qu'en JESUS-  
CHRIST.

Fais dire que la Grace est l'ame de ton ame.

Prens dans tous tes desseins les mesures qu'il prit.

Ne paise qu'en son cœur un zèle qui t'enflamme.



Songe à bien distinguer la lettre de l'esprit.

Croy que l'orgueil est bas, & l'avarice infame.

Et pour connoître mieux tout ce qui t'est prescrit,

Voy ce qu'en un Prélat l'Apôtre louë & blâme.

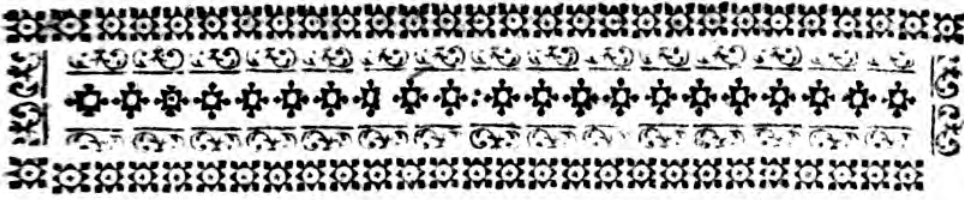


Que la pompe jamais n'accompagne tes pas.  
Assaisonne toujours ce que tu nous diras,  
D'un beau *je-ne-sçay-quoy* qui corrige, & qui plaise.



Repêche l'Héretique échapé de nos Rets ,  
Et que l'Evêque enfin de nôtre Diocèse  
Ne dégénere point de l'Abbé Desmarets.





# MADRIGAL

AU ROY,

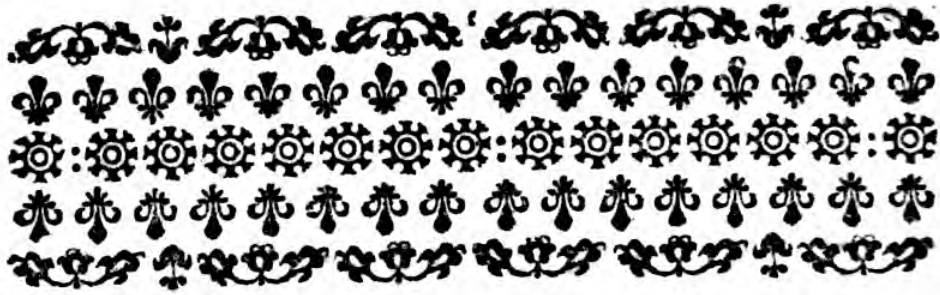
APRÈS LA VICTOIRE

DE STEINKERQUE,

*Qui arriva deux mois après la prise  
de NAMUR.*

**S** Andis que tes nouveaux Exploits  
Réjouissent tous les François ,  
GRAND ROY , le chagrin me dévore.  
Pourquoy ce chagrin , me dis-tu ?  
Hélas ! C'est que je tremble encore  
Des perils où Namur t'a veu.





# MADRIGAL

AU TRES-REVEREND  
PERE DE-LA-CHAISE,

*Qui devoit au-plûtôt parler au ROY d'une  
affaire de grande importance , où l'Au-  
teur s'interessoit beaucoup.*

**S**U vas bientôt décider de mon fort.

Tout m'inquiete en cent manieres.

Non , les approches de la mort

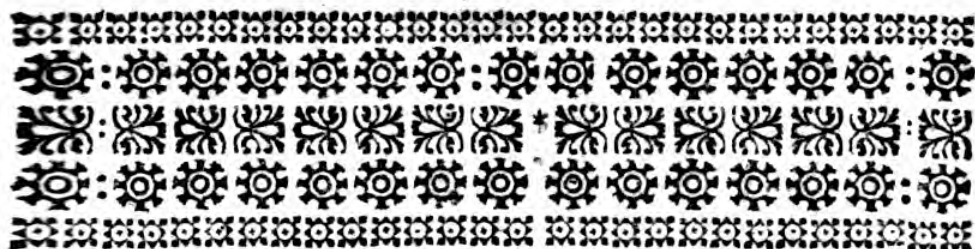
N'allarment pas plus fort.

Ah que sur tout mes nuits ont d'heures meurtrieres !

LA-CHAISE , dis pour moy certains mots bienfaisans.

Parler en ma faveur , c'est dire les prieres

Pour les Agonifans.



# LETTRE

*LE TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE ayant répondu à l'Authéur qu'il le resusciteroit infailliblement, l'Authéur deux mois après lui écrivit cette Lettre en Vers.*

**S**A-CHAISE, je suis mort. On n'en sçauroit douter.

Mais souvien-toy qu'un soir, en bonne compagnie,

Lorsque j'étois à l'agonie,

Tu me promis de me resusciter.

Depuis deux mois cette promesse est faite :

D'ailleurs tu n'es pas faux Prophete,

Ainsi je dois bientôt sortir de mon tombeau.

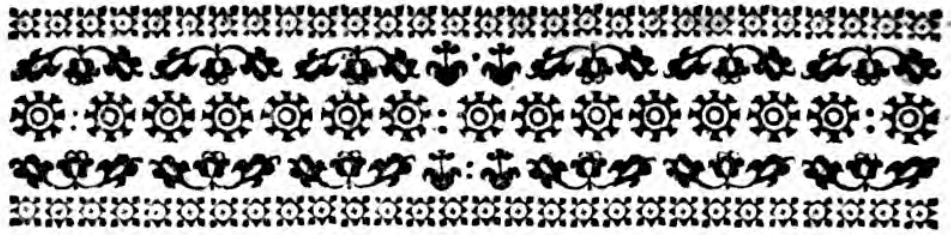
Que ce miracle fera beau !

Qu'il étonnera la nature !

Car j'ay deux mois de pourriture.







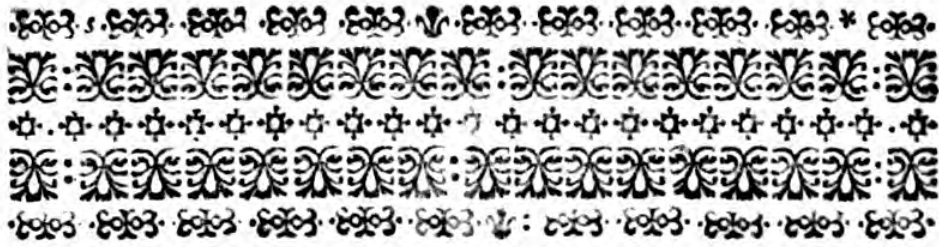
# AUTRE LETTRE

## AU TRES-REVEREND

### PERE DE-LA-CHAISE.

**S**U me fais perdre patience ,  
 LA-CHAISE, c'en est fait, je cours à la vengeance.  
 Tu vas être à jamais en proye à mes bons mots.  
 Je vais de tous côtés publier tes défauts.  
 Mais peut-on contre toy prendre un ton de Satire ?  
 Hélas non ! tu n'as rien dont on puisse médire.  
 Je ne puis te blâmer, je n'y pense donc plus.  
     Mais je vais me vanger de reste :  
     Je te connois humble & modeste,  
 Je vais de tous côtés publier tes vertus.





# MADRIGAL

AU TRES-REVEREND

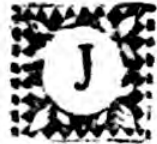
PERE DE-LA-CHAISE.

**L** ne faut point qu'on s'imagine  
 Que le visage , que la mine  
 Disent vray dans ce siecle-cy.  
 Quand donc mon visage , LA-CHAISE ,  
 Te dit que je suis à mon aise ,  
 Songe bien qu'il en a menti.





# MADRIGAL AU ROY.



E parle en pur Historien

Quand je dis que par tout tu fais autant de bien  
Que si ta bonté seule étoit toute ta gloire.

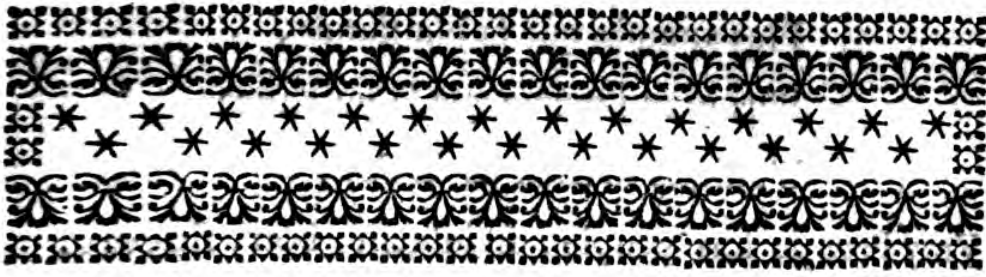
Ouy, je cite en cela ton Histoire, GRAND ROY,

Cependant ce beau trait d'Histoire

Sera-ce une Fable pour moy ?



PLACET



# PLACET AU ROY,

*Pour obtenir une chose qu'aucune personne de la Cour n'osoit demander à SA MAJESTÉ, & que l'Autheur obtint sur le champ.*

**N**OUS distinguons deux personnes en toy :

L'une est LOUIS, l'autre, le ROY.

Le ROY n'est que le ROY de France.

Mais qu'est-ce que LOUIS? ( J'avertis par avance

Qu'icy tout l'Univers va répondre avec moy ; )

. C'est un Grand Homme dès l'enfance ,

Plus équitable que la Loy.

90 PLACET AU ROY.

Plus auguste que sa Naissance ,  
Plus grand même que sa puissance ,  
L'unique soutien de la Foy ,  
Vray Pere de son peuple , indulgent , bon , sincere.  
Mais à propos de bon , d'indulgent , de vray Pere ,  
LOUIS voudroit-il bien me presenter au R o y ?  
Tous mes amis n'osent le faire.





# MADRIGAL

## AU ROY,

*POUR REMERCIER SA MAJESTE  
de ce qu'elle avoit temoigné, qu'elle ne  
cherchoit que l'occasion de faire du bien à  
l'Autheur.*

**G**RAND ROY, si ton bienfait n'est que digne  
de moy,

Ma pauvreté fera toujours extrême.

Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toy,

Il te rendroit pauvre toy-même.





# MADRIGAL

AU TRES-REVEREND  
PERE DE-LA-CHAISE.

*Sur ce que l'on promettoit à l'Authheur  
une pension de cinq cents écus.*



U font-ils mes cinq cents écus ?

Je les cherche par tout , ne les a-t-on point vûs ?

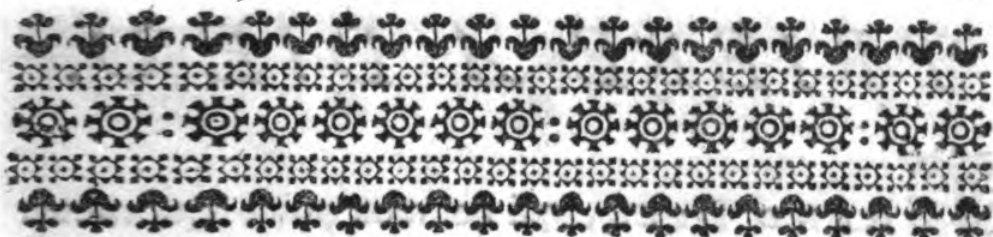
Ah qu'ils me mettroient à mon aise!

Mais j'apprehende fort qu'ils ne soient nulle part ;

Car je n'ay pû les voir ni dans tes yeux, LA-CHAISE ,

Ni dans ceux de Verjus , ni dans ceux de Maillard.





# STANCES LIBRES AU ROY.

*APRE'S que l'Autheur eût remercié S A  
MAJESTE' d'une grace qu'Elle lui  
avoit accordée.*

**P**AR toy tout le passé cède au siècle où nous  
sommes :

Et si tout l'Univers s'assembloit une fois ,  
On te verroit alors passer les plus grands Rois ,  
Comme les plus grands Rois passent les autres  
hommes.



Ton fort est au-dessus des desirs & des vœux.

Mais après toy , qui sont les plus heureux ?

On ne peut jamais s'y méprendre.

Ce sont ceux qui , par leur devoir ,

N'occupent leurs yeux qu'à te voir ,

Et leurs oreilles qu'à t'entendre.

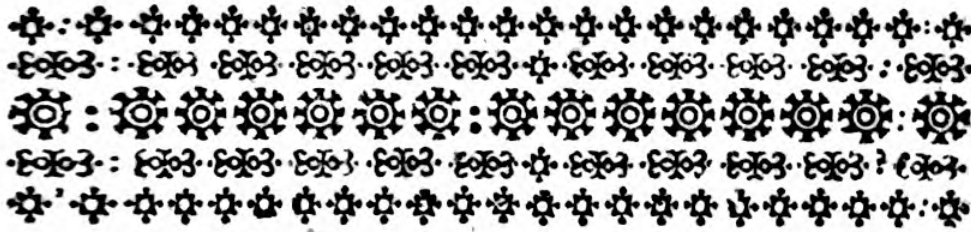


# PRIERE A DIEU.

**G**RAND DIEU, qui ne veux point qu'aucun  
homme icy bas

Voie à découvert ton visage,  
Du moins, que je ne cesse pas  
De t'admirer dans ta plus noble Image.





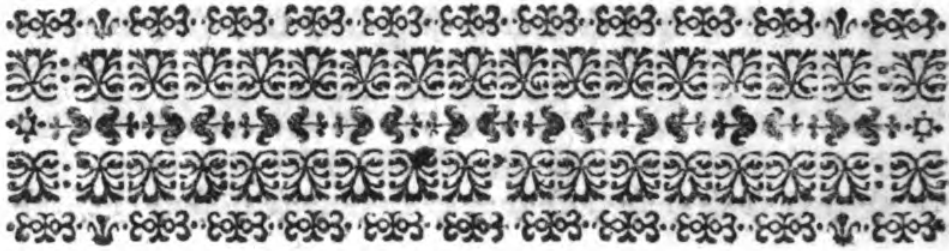
# BILLET

## A MONSIEUR DE PONTCHARTRAIN.

*Pour avoir une prompte Audience.*

**C**ERTAIN Rimeur jadis pédant,  
 ( Qui pourtant n'est pas impudent )  
 Pourroit-il avoir audience ?  
 BON DIEU ! Qu'il seroit réjoui,  
 Si vous aviez la patience  
 D'ajouter à ces mots un . . . !





SONNET  
 A MONSEIGNEUR  
 DE PONTCHARTRAIN,  
 CONTROLEUR GENERAL  
 DES FINANCES, & grand  
 ennemi des louanges.

*Au sujet de la Survivance de sa Charge de  
 SECRETAIRE D'ESTAT, qui venoit  
 d'être donnée à Monseigneur son Fils.*

**L**A glorieuse Survivance  
 Que ton Fils vient d'avoir du R o y !  
 Qu'il est digne, même sans toy,  
 D'une si belle récompense !



# SONNET.

97

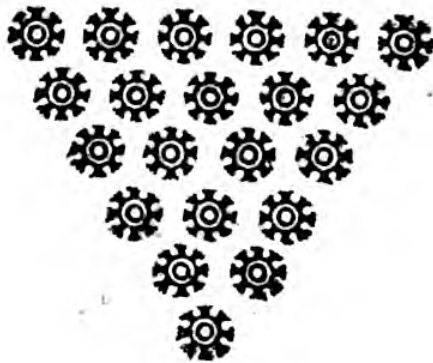
Il a ton esprit , ta prudence.  
Il est ton fils en tout employ.  
Enfin tout ce que je luy voy  
Est né pour la Sur-Intendance.

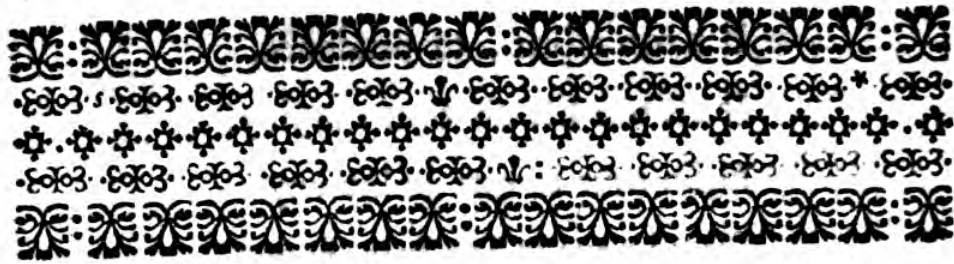


Je m'apperçois que tu pâlis ,  
A son éloge que tu lis ,  
La délicatesse est extrême.



Sur tout , point de mauvaise humeur.  
Je suis audacieux Rimeur ,  
Je te. . . . Je te louerai toy-même.





PETITE EPITRE  
 EN VERS  
 AU TRES-REVEREND  
 PERE DE-LA-CHAISE.

*Elle fut envoyée l'Année 1690.*

**P**ERMETTES, mon Réverend Pere,  
 Qu'un malheureux Prieur-Curé  
 Vous dépeigne icy sa misere,  
 C'est-à-dire, son Prieuré.



Dans mon Eglise l'on patrouille,  
 Si l'on ne prend bien garde à soy;  
 Et le Crapaud & la Grenouille  
 Chantent tout l'Office avec moy.



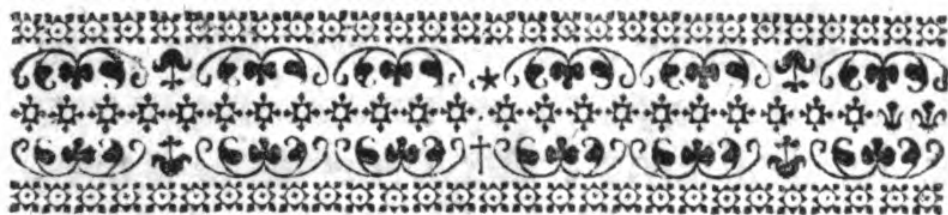
Près de-là, sont dans des Masures  
Cinq cents gueux couverts de haillons.  
Point de Dévote à confitures,  
Point de Pénitente à bouillons.



Comme ils n'ont ni Terre ni rente,  
Et qu'ils sont tous de pauvres gens,  
( Dans un Curé chose étonnante ! )  
Je suis triste aux enterremens.







## AVERTISSEMENT.

**V**OICY un P O E M E latin que l'Autheur a fait l'Année 1670. à l'âge de vingt ans. Il y avoit alors dans l'Abbaye de sainte Geneviève du Mont, un Religieux illustre par sa pieté, par sa doctrine, & par son éloquence. Il s'appelloit le Pere Lalle-mant. Avant qu'il entrât en Religion, il avoit été élu dix fois Recteur de l'Université. Quelque temps après sa Profession on le fit Prieur de l'Abbaye de sainte Geneviève, & Chancelier de l'Université. Outre une infinité de belles Pièces d'Eloquence qu'il prononça en donnant le Bonnet de Maître ès Arts, il composa, vers la fin de sa vie, trois Livres de pieté : L'un intitulé *Le Testament Spirituel*, qui enseigne l'art de mourir chrétienne-



ment ; l'autre , *La Mort des Justes* , qui donne des exemples d'une sainte mort ; & le troisiéme , *Les Desirs de la Mort* , qui apprennent à souhaiter ardemment cette Mort Chrétienne. Le Pere Lallemant mourut durant l'impres- sion de ce dernier Ouvrage , ce qui donna occasion à l'Autheur de faire la fiction des deux Morts, de *la Mort des Pecheurs* , & de *celle des Justes*.





IN FOELICEM  
**LALEMANNI**  
**OBITUM,**  
 CARMEN.

**V**IVIS *io melius, redi vivo funere vivis,*  
 Tandem anima compos, LALEMANNE, & corporis  
 expers.

*Ah! quos Ambrosia, quos Nectaris ebibis haustus!*  
*Jam tibi jam nullis Christus se se occulit umbris,*  
*Sed totus radiat speculi atque anigmatis exors,*  
*Et pleni tandem aternus fit pectoris hospes.*

*Quare agite, ô quicumque pium & latabile funus*  
*Lugetis; ne syderea tot gaudia mentis,*  
*Ne sanctos obitus gemitu turbate prophano.*

*Tu quoque sua viloquam imprimis spectande per artem,*

O Philiberte , \* suos cui designabat honores  
 Virus adhuc , moriensque Academica jura reliquit ;  
 Jam lachrymas cohibe , singultus namque perennes  
 Si pietas humana petit , Divina recusat.

Jam sperata dies aderat , quâ redderet astris  
 Exultantem animam LALEMANNUS. Totus in uno  
 Ille Deo , & thalamo recubans , palmasque trementes  
 Attollens , oculisque adcunda in sydera fixis ,  
 Mortem iterum atque iterum , Mortem unam in vota  
 vocabat.

Cum subito , tanta seu capta cupidine prada ,  
 Sive accersitam se crederet , astitit olli  
 Mors ultrix scelerum , pallens , ex ossibus omnis.  
 Stipant tergemina minitantem falce sorores ;  
 Illa colum gerit , hac fusos , secat ultima filum.  
 At stygiâ Mors voce tonans , en adsumus , inquit :  
 En ego tot votis , tot Mors accita querelis.  
 En falx ista , tibi jam dudum optabile vulnus  
 Inflictura , tuo æternùm te corpore solvet.  
 I spoliùm î nostrum , stygialibus utere fatis.

Horrescit LALEMANNUS , & illatabile monstrum  
 Incre-

---

\* Philibertus Terelete Ecclesiæ S. Genovesæ & Universitatis  
 Parisiensis post Lalemannum Cancellarius.

*Increpitans* , me ne ignivomis ardere cavernis ?

**Me** ne, *ait* , & famulam Eumenidum , & Plutonis  
alumnâ

Sponte sequi ? me militiæ dare nomen avernæ ?

**Tu** procul hinc mundi foetens Regina nocentis ;

**Tu** sceleratorum infernas in Tartara mentes

Præcipita ; tuus ille labor. **MORS** altera , **MORS** est

**JUSTORUM** , una potens nostri , quondamque  
Tonantis

Una potens , cineres comitabitur una sepultos.

*Sed magis illa fiuens*. Ubi stamina vestra , sorores ?

Deproperare , *inquit*. Pereat Vir precece fato:

*Vix ea , cùm subitis ardet fulgoribus aër ,*

*Ambrosiosque domus rutilans exhalat odores.*

*Tantis fulguribus , tantis & odoribus impar*

*Mors tenebrosa fugit , Mors foetida. Fila relinquunt*

*Interrupta nigra comites , dominamque sequuntur.*

**JUSTORUM** intereà lato **MORS** aurea vultu

Sponte patens penetrat limen , thalamoque propinquat.

*Huic nivea vestes , huic frons velatur olivâ.*

**JUSTARUM** aternas animarum premia palmas

Sublatâ ostentat dextrâ , librumque sinistrâ ,

*Fatidicos jussus , adverso in pectore gestat.*

○

*Tergemina Divam Diva comitantur euntem.*

*Ille Fidem certam JUSTORUM in pectore gignit ,*

*Spem serit hac firmam , divinos afflat amores*

*Tertia. Solius soboles hac trina Tonantis.*

*Ut stupuit lucem , ut sensit LALEMANNUS odorem ,*

*Ut , quot monstra prius fuerant , tot numina vidit ,*

*Latitiâque fremit , Divamque affatur orantem !*

*Salve, ô lucida MORS, MORS vita salusque Piorum.*

*Per te aterna bonis Coelum fit patria , per te*

*Cœlesti satur est & inexaturabilis escâ*

*Mortalis , per te est animâ Deus omnis in omni.*

*Nec plura effari sinit ager anhelitus. Illum*

*Ergo interpellat MORS dicere plura volentem.*

*Vir mature polo , tetricisq; indebite regnis,*

*Quas ego pro meritis grates , quæ digna rependam*

*Dona tibi ? laudum nuper tu præco mearum ;*

*Tu nostros blandâ celebrabas voce triumphos ;*

*JUSTORUM tu fata canens , tua fata canebas.*

*Hâc odiosa tenus , stygiæque simillima Morti*

*Visa ego , vix olim JUSTORUM limen adibam.*

*Nondum oris rosei , -pulchræ nondum agnita formæ*

*Gratia ; Dirarum foror indiscreta putabar.*

*Unus at ille meæ LALEMANNUS frontis honores*

Agnovit, docuitque. Unus me numen amicum  
Esse dedit, Regumque ipsos intrare penates.

Hæc tibi pro tantis ergo sint præmia factis.  
Cùm veniat per te mihi laus, tibi Gloria per me  
Mox veniet, non illa tamen quam vanus Apollo,  
Non quam Pierides, non quam tibi Suada parabat;  
Cùm tua mellifluos redolerent verba liquores,  
Gloria sed Superùm, sed summo æqueva Parenti.  
Gloria, sed nudâ Deus ipse in luce tuendus.

At vos, ô fidæ comites, certissima Cœli  
Pignora, si gremio vivens vos ille fovebat  
In proprio, morientem illum vos ferte Tonantis.  
In gremium; suprema viro Vos fata canentes  
Luce orbate Virum, lucem namque ille perosus  
Terrenam, patriæ lucem cœlestis anhelat.  
*Sic fatur, librumque aperit, dextrâ indice monstrans*  
*Quo sint scripta loco LALEMANNI fata. Legentes*  
*Mox cecinere Dea, sacris concentibus astra*  
*Personuere, Chori responsurere Piorum.*

*Postquàm instare sibi LALEMANNUS dulcia sensit*  
*Funera, virgineumque melos pronâ ebibit aure,*  
*Olli aterna quies, olli cœleste papaver*  
*Fusum oculis sensim totos irrepfit in artus.*

*Protinus ora rigent , sublata ad sydera palma  
Labuntur , fiuntque pium pia membra cadaver.*

*Egredientem animam , palmas dextrâque tenentem  
Jam dudum meritas , sic MORS ad sydera ducit.*

*I decus , î nostrum , cœlestibus utere fatis :*

*Intereâ Genovesæi , sacra turba , Sodales ,*

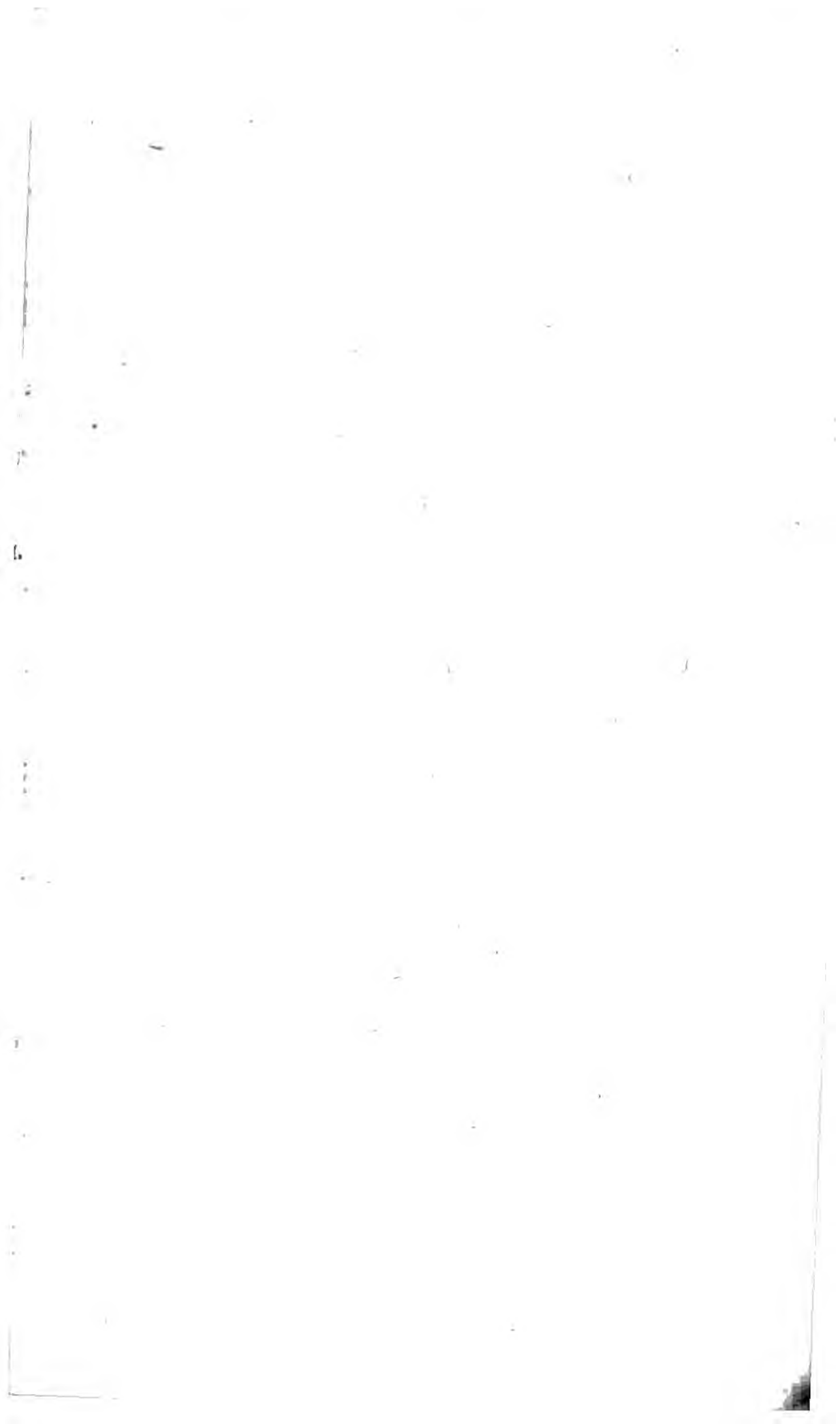
*Dum redeam ad tumulum , cineri pia funera solvent.*

*Nec plura his. Tum Diva , animâ comitante , volantes*

*Hoc tota implerunt repetito limina cantis.*

**Discite , Mortales , JUSTORUM discite MORTEM.**

**F I N.**





Clavus  
20.11.87  
[VOLT.]

